

N° 66

L'ami de Rezé

septembre 2011/ Le bulletin de l'Association des Amis de Rezé / participation : 3 €

Sommaire

Le mot du Président – Michel Kervarec	Page 1
Talma Bertrand – D'Ar Men à Anahita – Georges Auzepy-Brenneur	Pages 3 à 14
Les Langlais de la Roussière et la Révolution – Michel Kervarec.....	Pages 15 à 20
De Rezé au Pellerin : Un vote homogène dans quatre consultations électorales du 20 ^e siècle– Yves Lostanlen	Pages 21 à 26
N.D. de Boulogne – Le « Grand Retour » de 1944	
Le témoignage d'un chrétien – Jean Seutein	Pages 27 à 34
Guerre et processions – Michel Kervarec	Pages 35 à 37
Trentemoult, Norkiouse, la Basse-Ile, la Haute-Ile : filles de la Loire – Yves Lostanlen	Pages 39 à 50





Le mot du président

Le numéro 66 de notre bulletin s'avère copieux une nouvelle fois. Il est vrai que nous sommes aidés par la reproduction d'une étude parue dans la revue le Chasse-Marée consacrée à Talma Bertrand, architecte naval d'origine trentemousine, parue dans le n° 221 sous la plume de Georges Auzepy-Brenneur. Ce travail nous éclaire on ne peut mieux sur ce personnage qu'il nous est arrivé de citer sans nous étendre, faute d'avoir mené la nécessaire recherche.

Pour rester dans les îles, Yves Lostanlen en nous conte l'histoire, celle de ses transformations et finalement de son urbanisation. C'est un travail précis et d'un grand intérêt, comme le lecteur s'en convaincra.

Dans un autre article, ce même ami, nous parle politique, plus précisément de l'homogénéité des votes en bords de Loire de Rezé au Pellerin, ce qui témoigne aussi de la sociologie du secteur considéré.

Jean Seutein passe à un registre dont il est familier, celui de l'Eglise catholique, à travers un récit sur les manifestations religieuses entourant le passage de la statue de Notre-Dame de Boulogne pendant l'Occupation.

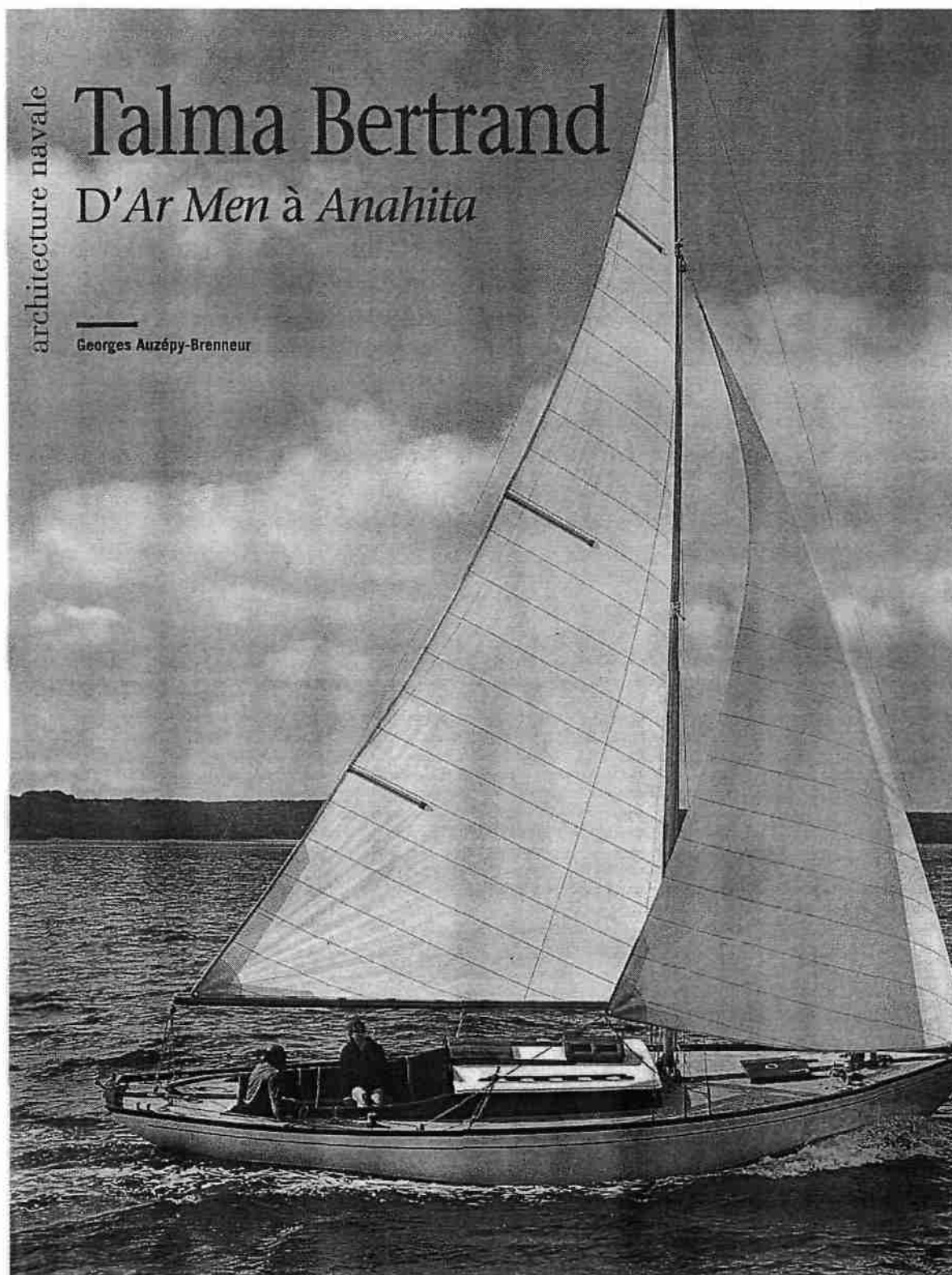
Dans le prolongement, je recadre cette manifestation dans son contexte, son rôle unificateur des catholiques – politiquement très divisés – dans une même dévotion.

Enfin, à partir du comportement de la famille Langlais de la Roussière pendant la Révolution, j'aborde un thème peu connu, celui de certains royalistes qui, dans les faits, s'opposèrent à la prise d'armes qui déboucha sur la guerre civile et tentèrent de passer ces années difficiles pour eux avec un minimum de pertes.

Nous vous souhaitons bonne lecture.

Le président
Michel Kervarec

Talma Bertrand
D'Ar Men à Anahita

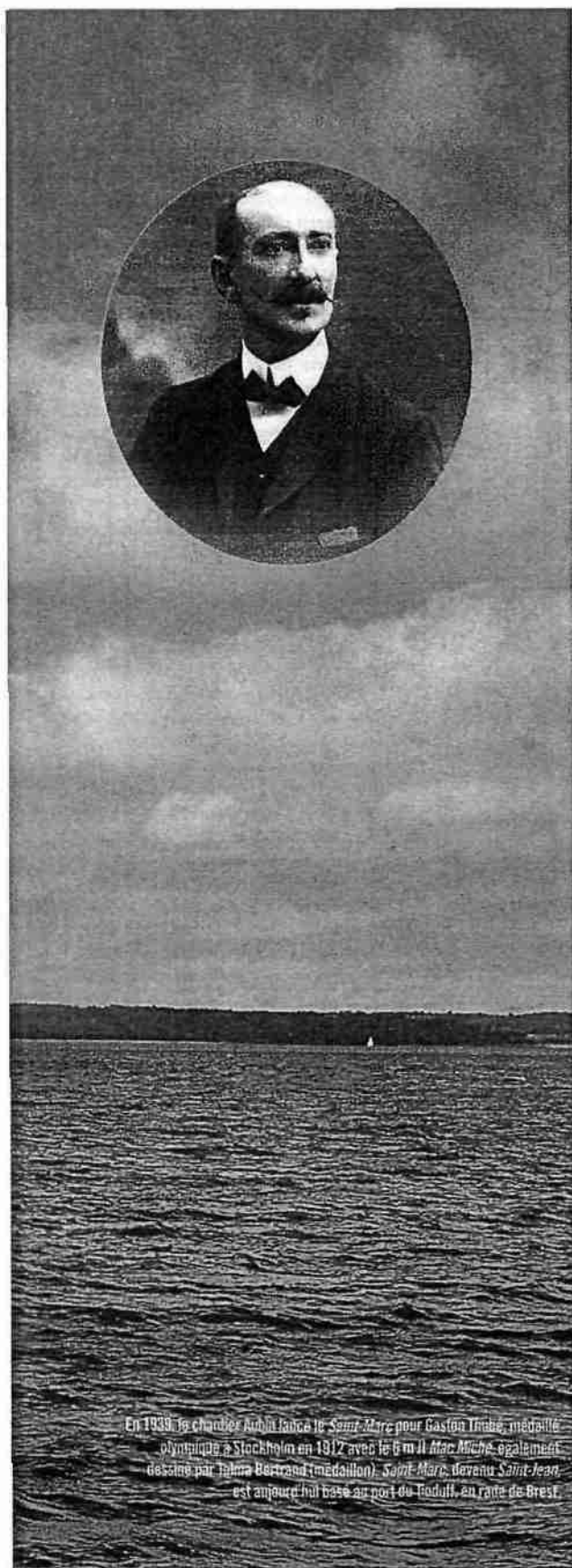


architecture navale

Talma Bertrand

D'Ar Men à Anahita

—
Georges Auzépy-Brenneur



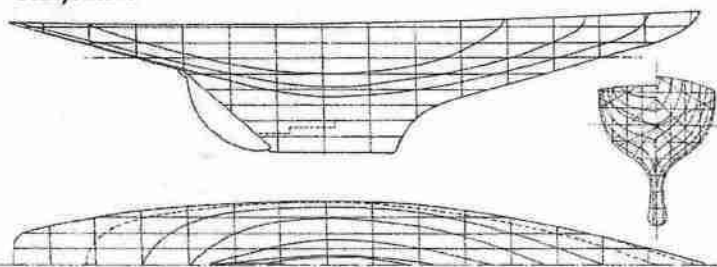
En 1939, le chaudière Aubin lance le *Saint-Marc* pour Gaston Thibaut, médaille olympique à Stockholm en 1912 avec le 6 m Il *Mac-Miche*, également dessiné par Talma Bertrand (médaille). *Saint-Marc*, devenu *Saint-Jean*, est aujourd'hui basé au port de Toduff, au large de Brest.

Talma Bertrand a mené plusieurs carrières, œuvrant à la fois comme conducteur de travaux et architecte naval, sans oublier plusieurs autres fonctions sociales et administratives. Auteur de yachts de course à succès, comme « Ar Men » qui ravit la Coupe de France aux Allemands en 1907, l'architecte nantais a également conçu de nombreux voiliers de croisière, dont l'« Anahita » de Louis Bernicot ou encore le « Saint-Jean » et « Ellen », qui naviguent toujours.

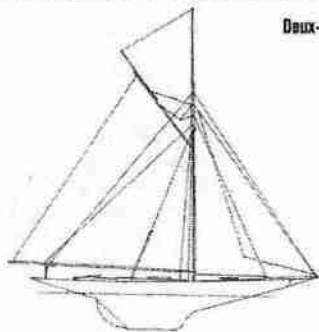
Talma Ferdinand Clément Bertrand est né le 3 avril 1872 à Trentemoult, un village des bords de Loire situé sur la commune de Rezé jouxtant Nantes. Sa mère, Marie Codet, n'est autre que la nièce de Noël Bertrand, l'associé du chantier Boju-Bertrand, constructeur de navires marchands. Son père, Félix Talma Bertrand, est capitaine au long cours. Fils d'un maître au cabotage, il est issu d'une famille apparentée aux Lancelot, dynastie maritime qui compte nombre de capitaines, armateurs, constructeurs et négociants. Talma est l'aîné de quatre enfants. Georges, son cadet, sera homme d'affaires. Membre du Sport nautique de l'Ouest (SNO) où il excelle en tant que barreur, c'est un homme cultivé qui jouit d'une grande réputation à Trentemoult, dont il est l'historien. Talma a également une sœur, Marie. Quant à René, son plus jeune frère, il sera cap-hornier et péra en mer en 1906 dans le naufrage du trois-mâts *Saint-Donatien* dont il est le capitaine. Aucun d'eux n'aura de descendance.

Grâce à la Société des régates nantaises puis au SNO qui lui succède, la vitalité du monde de la voile est alors extraordinaire sur la Loire. Trentemoult, qui compte de nombreuses familles de marins, accueille tellement de yachts que la zone de mouillage doit être étendue jusqu'à Norkieuse. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de voir Talma Bertrand se passionner pour les voiliers, la navigation et les régates, le *Traité élémentaire d'architecture navale* d'Adrien d'Étroyat lui permettant de s'initier à l'architecture navale. Souvent, il embarque à bord du *Saint-Louis II*, un trois-tonneaux sur plan Guédon appartenant au père de Maria Humblot, à laquelle il offrira plus tard le livre de d'Étroyat. Maria Humblot deviendra la première femme architecte naval...

Marjolaine

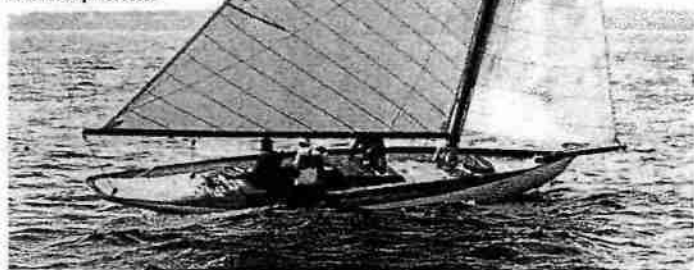


Deux-tonneaux et demi dessiné par Talma Bertrand et construit en 1901 au chantier Desveaux à Nantes.



Longueur au pont: 12 m
Longueur à la flottaison: 8 m
Largeur: 2 m
Tirant d'eau: 1,50 m
Déplacement: 3,8 t
Surface de voilure: 65,50 m²

Marjolaine lors des régates de Concarneau, les 19 et 20 juillet 1903.



Talma Bertrand aurait aimé suivre les traces de son père, mais sa vue défectueuse ne le lui permet pas. Doué pour les mathématiques, il entreprend des études d'ingénieur des travaux publics et obtient son diplôme de conducteur de travaux en 1894. Trois ans plus tard, il intègre les Ponts et Chaussées de Paimbœuf. Il y restera jusqu'en 1909, année où il devient ingénieur des travaux de Basse-Loire puis du marais de Buzay. Il sera ingénieur-conseil jusqu'en 1950, dirigeant entre autres la suppression des îles qui paralysent le fleuve, opération destinée à redynamiser

le port maritime de Nantes. En 1916, il se rend aussi au Maroc pour étudier l'établissement d'un port à Oualidia... Mais, pendant tout ce temps, Talma Bertrand mène également une carrière d'architecte naval, tout en s'investissant dans la vie locale. Il sera notamment élu conseiller municipal à Palmbœuf en 1902, puis maire du Pellerin en 1919. Promu officier d'académie en 1903, il occupe des fonctions importantes au Conseil d'hygiène puis à la Commission de l'hospice de la sous-préfecture... L'homme est un travailleur acharné.

Le jeune architecte s'intéresse autant aux yachts qu'aux bateaux de travail

Le premier plan qu'on lui connaît est celui paru dans *Le Yacht* du 21 janvier 1901. En tant qu'amateur, il a participé au premier concours de plans organisé par l'hebdomadaire pour le dessin d'un yacht de régates de deux-tonneaux et demi de la jauge de 1899. *Marjolaine*, son très joli projet, reçoit le deuxième prix, le concours étant remporté par Louis Dyèvre, son aîné de quatre ans. Ce dernier, alors également architecte amateur, jouera plus tard un rôle important dans la conception des jauges des 6 m 50 et 8 m 50 SI, et il représentera la France au congrès de Londres de 1906, qui donnera naissance à la Jauge internationale.

Le dossier précis que joint Talma Bertrand à la notice accompagnant ses plans montre qu'il connaît fort bien les voiliers de régates et leurs jauges, et qu'il maîtrise parfaitement les calculs d'un navire. Pour autant, il remarque que l'architecture navale n'est pas une science exacte: "L'analyse mathématique, qui jusqu'à ce jour n'a pu que côtoyer les rivages de la résistance des carènes, ne peut, sauf les comparaisons ou l'expérience, nous indiquer (dans la nouvelle formule de jauge) quelle maîtresse section il y a lieu d'adopter pour certaines caractéristiques déterminées. Il s'ensuit que l'élaboration du plan d'un yacht de course d'après une formule mathématique compliquée est encore beaucoup plus un art qu'une science." Talma Bertrand a doté son bateau d'un lest terminé par un bulbe, car "un yacht de course doit allier le maximum de stabilité au minimum de poids". Mais un petit défaut sur le plan de la charpente axiale montre qu'il ne maîtrise pas encore la construction en bois.

Marjolaine est construit pendant l'hiver 1901 par le chantier Desveaux de Nantes pour des membres du SNO. Le 16 mai, mené par Georges Bertrand, le frère de l'architecte, il remporte aisément sa première course, un aller-retour entre Trentemoult et Le Pellerin. Cette année-là, le voilier se classe six fois premier et trois fois deuxième sur dix courses. Grâce à ces succès, Talma Bertrand devient vite un architecte recherché. On le sollicite pour des plans de yachts, mais également de bateaux de travail, vedettes de service, bateaux de pêche ou pilotes. En 1905 il dessine *Yvonne*, un deux-tonneaux et demi construit par Beilvaire pour M. Blot. Deux

ans après, le cotre-pilote *Loire V* est mis sur cale à Royan sur ses plans. Longue de 19 mètres, cette coque très large présente des formes puissantes et harmonieuses avec un retour de galbord à fort rayon et des pieds de couples très en V. "Depuis sa mise en service, lit-on dans un journal de l'époque, il a montré d'excellentes capacités de tenue à la mer et une vitesse de premier ordre à toutes les allures." Rebaptisé *Guerveur*, le *Loire V* sera converti en yacht de grande croisière en 1926, seuls ses emménagements étant modifiés.

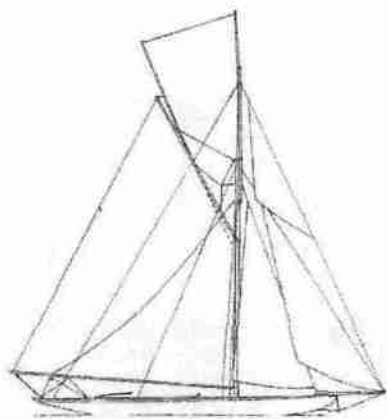
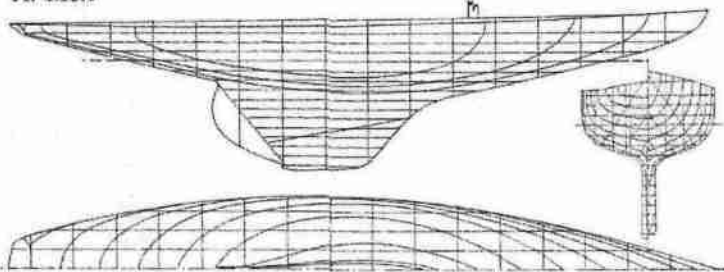
On est frappé par les caractéristiques des bateaux de travail conçus par Talma Bertrand. Ainsi, ses sardiniers à moteur ont un déplacement plutôt léger avec des carènes fines propulsées par des moteurs de faible puissance. Contrairement à ces petites unités vraisemblablement destinées aux eaux côtières, ses grands dundées conçus pour la pêche hauturière ou la plaisance ont des formes puissantes, mais si admirablement modelées qu'elles donnent une impression de légèreté, à l'image de ce thonier de 20 mètres dessiné pour l'École de pilotage de Lorient. Talma Bertrand concevra également un très beau cotre de 20 mètres pour la surveillance des pêches au Maroc. On lui doit aussi un bâtiment à moteur auxiliaire de 3 000 tonnes pour l'Espagne, dessiné en 1912.

Le 24 juin 1907 *Ar Men* ravit la Coupe de France aux Allemands

À la demande du marquis de La Jaille, Talma Bertrand réalise l'avant-projet d'un dix-tonneau pour défendre la Coupe de France. Mais le syndicat envisagé pour cette construction ne sera pas constitué. Mûri et peaufiné, ce dessin va néanmoins servir de base au premier grand succès de Talma Bertrand. En 1906, le yacht allemand *Felca*, dessiné par le célèbre architecte naval Max Oertz, remporte la Coupe de France à Trouville. Pour réparer cet affront, un Comité breton de la Coupe de France est constitué sous la houlette de Maurice de Laubrière. Sur concours, Talma Bertrand est choisi pour étudier le dix-tonneau. *Ar Men* est construit par le chantier Luce & Houllier et voilé par Claverie d'Arcachon.

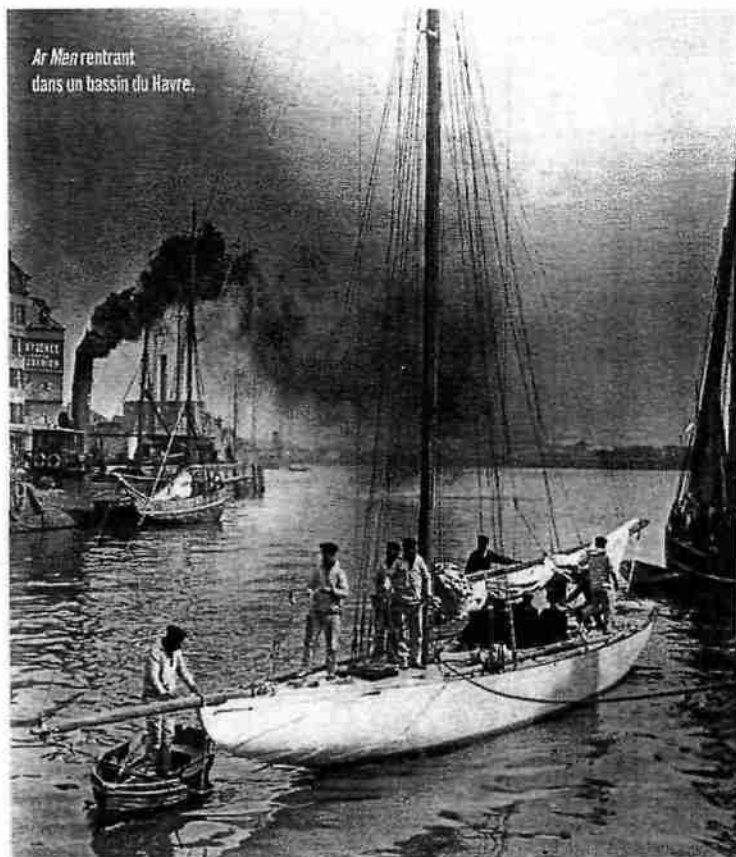
Mené par Jean Féat et un équipage composé essentiellement de marins bretons du Dourduff et de l'Île-Tudy, *Ar Men* s'impose brillamment devant *Felca*. L'épreuve se déroule en deux manches, disputées par bonne brise et

Ar Men



Dix-tonneau dessiné par Talma Bertrand et construit en 1906 au Havre par le chantier Luce & Houllier pour le Comité breton de la Coupe de France.

Longueur de coque : 16,46 m
Longueur à la flottaison : 11,07 m
Largeur : 3 m
Tirant d'eau : 2,30 m
Déplacement : 10 t
Surface de voilure : 172,30 m²



Ar Men rentrant dans un bassin du Havre.

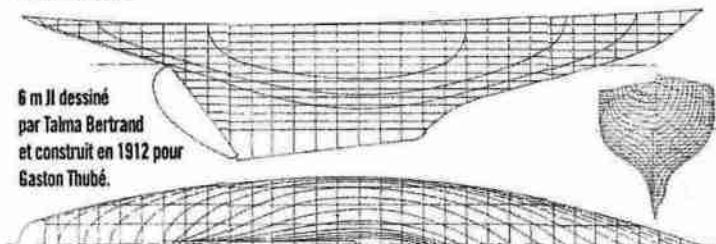
mer agitée, les 22 et 24 juin 1907, au large de Kiel, sous les yeux du kaiser Guillaume II. Si les performances des deux yachts sont équivalentes aux allures portantes, *Ar Men* est nettement supérieur au près, passant plus aisément dans l'eau et serrant mieux le vent. Il termine ainsi la première régata, courue sur 21 milles, avec cinq minutes d'avance. Lors de la seconde manche, *Felca* le précède de quelques secondes au terme de la première moitié du parcours de 10 milles, avalée au vent arrière, mais *Ar Men* fait la différence au louvoyage dans les cinq derniers milles, terminant avec douze minutes d'avance.

Présent à Kiel en tant que délégué jaugeur du Yacht-club de France, Talma Bertrand est décoré par Guillaume II de l'Aigle noir. L'empereur lui remet également un parchemin aux armes de l'Allemagne impériale faisant foi des qualités de son bateau. Ce trophée, encadré et accroché dans le bureau de Talma Bertrand lui vaudra trente-cinq ans plus tard, en pleine Occupation, d'être honoré par l'officier allemand venu chez lui pour réquisitionner des chambres. Subjugué par ce document, il se mit au garde-à-vous tout en témoignant à son hôte respect et admiration.

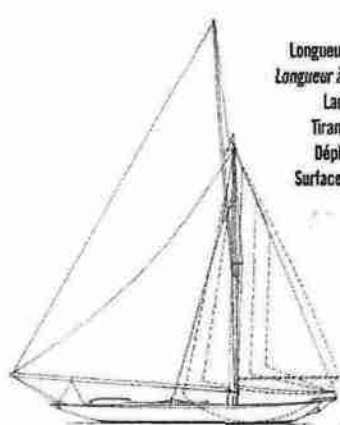
Ar Men est une formidable machine de course. C'est - déjà! - un déplacement léger. Son rapport longueur/largeur et ses lignes tendues lui confèrent une capacité de vitesse limite très élevée. Ses extrémités pleines et son bouchain dur, associés à un rapport de lest de 55 pour cent lui permettent d'exploiter toute la puissance de ses 180 mètres carrés de toile. Ses élégantes formes ne laissent pas d'évoquer celles engendrées trois ans plus tard par la jauge suédoise des Skargaardskryssare. Mais on retiendra surtout qu'*Ar Men* a dominé son adversaire aux allures serrées; cette aptitude à remonter au vent se retrouvera d'ailleurs sur la plupart des créations de Talma Bertrand.

Mac Miche

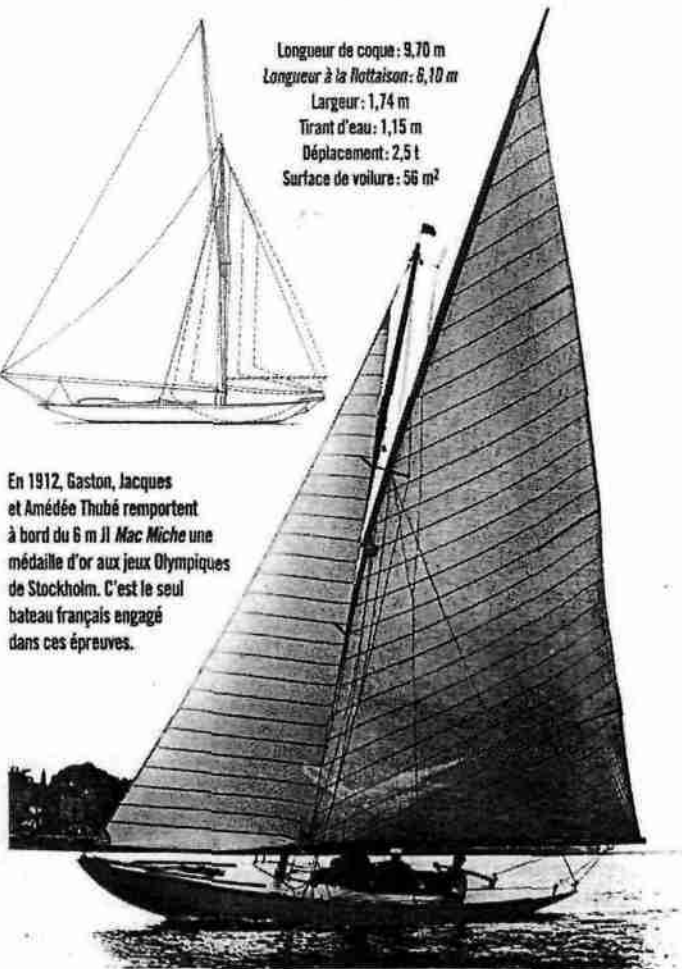
6 m JI dessiné par Talma Bertrand et construit en 1912 pour Gaston Thubé.



Longueur de coque: 9,70 m
Longueur à la flottaison: 8,10 m
Largeur: 1,74 m
Tirant d'eau: 1,15 m
Déplacement: 2,5 t
Surface de voilure: 56 m²



En 1912, Gaston, Jacques et Amédée Thubé remportent à bord du 6 m JI *Mac Miche* une médaille d'or aux jeux Olympiques de Stockholm. C'est le seul bateau français engagé dans ces épreuves.



Cette victoire est d'autant plus retentissante qu'elle revêt un caractère politique. Le Yacht-club de France souligne que l'architecte a "relevé le prestige" du pays, et les sociétés du littoral iront jusqu'à demander la Croix pour lui! L'exploit d'*Ar Men* imprime ainsi un tournant décisif à sa carrière. Une longue série de succès commence et les chantiers qui construisent ses bateaux sont de plus en plus nombreux: Luce au Havre, Hilly à Brest, Lefèvre à Boulogne, Craff à Quimper, Aubin à Nantes, Bézier à Rezé, Moguérou à Carantec, Bonnin à Lormont...

En 1912, le 6 m JI *Mac Miche* remporte les jeux Olympiques

Talma Bertrand se prend de passion pour les yachts de la jauge internationale, dont il sera l'un des meilleurs spécialistes en France avec Joseph Guédon et François Camatte (CM 190). De 1907 à 1935, il en dessine au moins vingt-cinq, dont trois 10 m JI, à commencer par *Collette*, construit au Havre en 1908, qui amène en France la Coupe d'Italie. Deux ans plus tard, *Gallia II* défend victorieusement la Coupe de France que les Allemands essaient de reprendre au Havre avec *Véléa II*. En 1912, Virginie Hériot lui confie le dessin de sa première *Aile*.

L'architecte conçoit également plusieurs 8 m JI, dont *Miriam* (1908), *Louissette*, *Rosemonde*, *Avocette* ou *Loisic*. En 1922, il dessine *Aile II*, grée en cotre à corne, pour Virginie Hériot, puis *Aile III*, grée en sloup bermudien, un bateau avec lequel la yachtswoman remporte la Coupe d'or du roi Alphonse XIII à Saint-Sébastien en 1924. Si ces deux *Aile* ont des formes de carène très proches, la seconde, dont la base de la quille est horizontale, a un

Nanouk (F17) et *Iméon* (F3)
en régate à Arcachon.

Le premier, construit en 1923
au chantier Bonnin pour
Henri Allard, compte parmi
les meilleurs 6 m 50
de l'entre-deux-guerres.

Iméon a été construit
la même année par le même
chantier mais sur
ses propres plans
pour M. Goudchaux.



déplacement plus important, son lest dépassant les 5 tonnes.

De 1908 à 1913, Talma Bertrand dessine aussi plusieurs 6 m JI – dont *Trilby*, *Marouette*, *Tire-d'aile*, *Talak* et celui de M. Fortin – puis trois autres en 1928, 1929 et 1935. *Mac Miche*, construit en 1912 pour le Nantais Gaston Thubé, sera le seul bateau français engagé aux jeux Olympiques de Stockholm, les autres pays engagés alignant chacun deux champions. En trois manches pourtant, *Mac Miche* remporte brillamment la médaille d'or et gagne la Coupe du jubilé suédois. Indépendamment des nombreuses modifications de la Jauge internationale, on observe que Talma Bertrand a fait considérablement évoluer ses dessins de 6 m JI pendant cette longue période. Les différences entre *Mac Miche*, dessiné en 1912, et le 6 m JI conçu vingt-trois ans plus tard sont considérables. La longueur passe de 9,70 mètres à 11,50 mètres, la largeur de 1,74 mètre à 1,88 mètre, le tirant d'eau de 1,15 mètre à 1,63 mètre, le déplacement de 2,5 tonnes à 4 tonnes et le lest de 1 600 à 2 700 kilos. Quant à la surface de voilure, elle varie dans le sens inverse: 56 mètres

carrés en 1912 contre 44,50 mètres carrés en 1935. Mais, dans les années vingt, les gréements houaris ont disparu au profit des bermudiens.

“Leur puissance à porter la toile est devenue proverbiale”

C'est aussi en 1906 que, parallèlement à l'adoption de la Jauge internationale, la série des 6 m 50 – qui deviendra “Série internationale” (SI) sur décision de l'International yacht racing union (IYRU) en 1919 – est créée en France à l'initiative du Cercle de la voile de Paris (CVP). Talma Bertrand est parmi les tout premiers architectes à s'y intéresser en concevant *Lily*, construit en 1908 par Beilvaire. Il en dessinera au total une cinquantaine, jusqu'à *Verbera* en 1937.

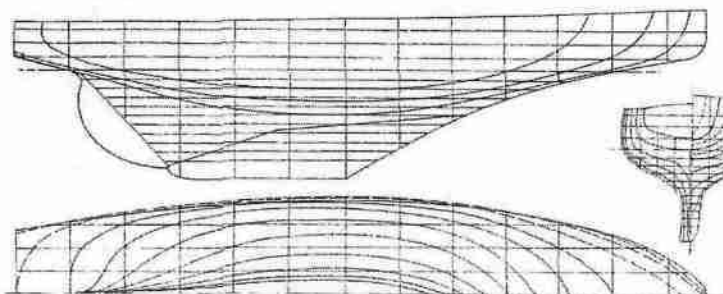
Dès 1908, une flottille se constitue à Nantes avec *Flirt*, *Lily* et *Sensitive*. On y trouve aussi le fameux *Rozvern*, qui, bien que conçu pour la balade, s'impose régulièrement en régates dès sa première saison. Il faut également

compter avec l'extraordinaire *Marmouset*, dessiné en 1909 pour Franck Guillet. Ce 6 m 50 sera champion de France de la série en 1920. Quatre ans plus tard, il est second derrière le plus récent Boucard. Franck Guillet le mènera en course jusqu'en 1931.

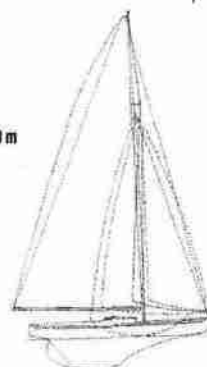
Le bassin d'Arcachon, où les 6 m 50 Bertrand rivalisent avec ceux de Guédon, donnera plusieurs champions à la série. Beaucoup de ces bateaux sont construits par Bonnin, qui lance au moins une vingtaine de 6 m 50 sur plans Talma Bertrand, dont *Nanouk*, l'un des meilleurs de l'entre-deux-guerres et le plus fort déplacement de la série. En 1923, pour sa première saison, ce voilier remporte les régates d'Arcachon, courues du 21 août au 8 septembre, devançant vingt et un 6 m 50.

Ces petits yachts ont suscité bien des passions. On note par exemple trois unités dessinées par Bertrand et construites par Bonnin pour le même client, en 1922, 1925 et 1927. Pour un architecte, c'est la possibilité d'essayer diverses conceptions. Ainsi, les déplacements passent de 1 tonne en 1908 à 1,5 tonne en 1925; le lest de *Marmouset* est

Ciboulette 8 m 50 SI dessiné par Talma Bertrand et construit au chantier Bonnin en 1925 pour Gaston Thubé.



Longueur de coque: 8,50 m
 Longueur à la flottaison: 6,70 m
 Largeur: 2,09 m
 Tirant d'eau: 1,20 m
 Déplacement: 3,23 t
 Surface de voilure: 55 m²



Le 8 m 50 SI *Harakiri* a été construit en 1927 au chantier Bonnin pour Franck Guillet. Il le vendra en 1930, écrivant dans son journal: "Mon regret fut grand de m'être défait de mon meilleur bateau".

de 550 kilos, celui de *Nanouk* atteint 900 kilos; les façons fines à l'avant se gonflent pour accroître la stabilité de formes et le plan de pont devient presque rectangulaire dans le même but... *Vinh Long*, construit par Bonnin en 1930 – et qui navigue encore sur le Léman où il possède un palmarès des plus flatteurs –, est très caractéristique de ce style.

Côté performances, Albert André écrivait que son *Pomme d'Api* (1923), grée en houari, était imbattable au près. Il faudra que ses concurrents adoptent le gréement bermudien – qui permet de porter de plus grands spinnakers – pour qu'il perde au portant toute l'avance prise au près. "Les 6 m 50 sont extrêmement voilés, écrit Noël Charmillot dans *Bateaux et batellerie du Léman*. Pour un poids d'environ 1,5 tonne, ils portent 30 mètres carrés de voilure, alors que pour un poids de plus de 4 tonnes, les 6 m ont à peine 42 mètres carrés de voilure. Aussi les 6 m 50 sont-ils très rapides par petite brise et, cependant, grâce à leurs formes, ils portent admirablement la toile, ne roulant que lorsque les 6 m de petite brise commencent à rouler et, tout spécialement, les bateaux dessinés par Bertrand et Boucard. Leur puissance à porter la toile est devenue proverbiale."

La jauge des 8 m 50 SI est créée en France quelques années après celle des 6 m 50. Si son succès est moindre, elle suscite néanmoins l'intérêt des régatiers et des architectes. Ainsi, Franck Guillet fait dessiner par Bertrand et construire par Bonnin quatre 8 m 50 en six ans: *Alea* (1921), *Tantale* (1923), *Scylla* (1926) et *Harakiri* (1927), son préféré, qu'il vendra en 1930 avec regret, le considérant comme son meilleur bateau. En 1927, Franck Guillet courra trente régates avec *Harakiri*, remportant huit victoires et se classant dix fois deuxième et huit fois troisième. En 1929, ce 8 m 50 remporte douze victoires et se classe huit fois deuxième et deux fois troisième.

Le premier 8 m 50 connu de Talma Bertrand est *Nitra*, construit en 1912. Il en dessinera ensuite plus d'une vingtaine d'autres, qui seront lancés de 1921 à 1927. Dans cette série aussi, l'architecte laisse libre court à sa créativité. Ainsi, sur trois unités étudiées on trouve des variations de 12,5 pour cent sur les longueurs de flottaison, de 37 pour cent sur les déplacements, avec des proportions de lest allant de 45 à 65 pour cent. Alors que *Nitra* déplace 2,2 tonnes pour 1 tonne de lest, *Ciboulette*, construit treize ans plus tard pour Gaston Thubé - qui remporte vingt-cinq premiers prix, cinq deuxième prix et deux troisième prix lors de sa première saison de régates - déplace 3,23 tonnes pour un lest de 2,1 tonnes. Une fois encore, Talma Bertrand recherche la puissance: le tracé de la flottaison est plein aux extrémités, le bouchain est dur et les sections sont relativement plates. Étonnamment, on constate que les formes de *Nitra* et d'*Enchantement* (1920) préfigurent nettement celles du Dragon, qui sera dessiné par le Norvégien Anker en 1929.

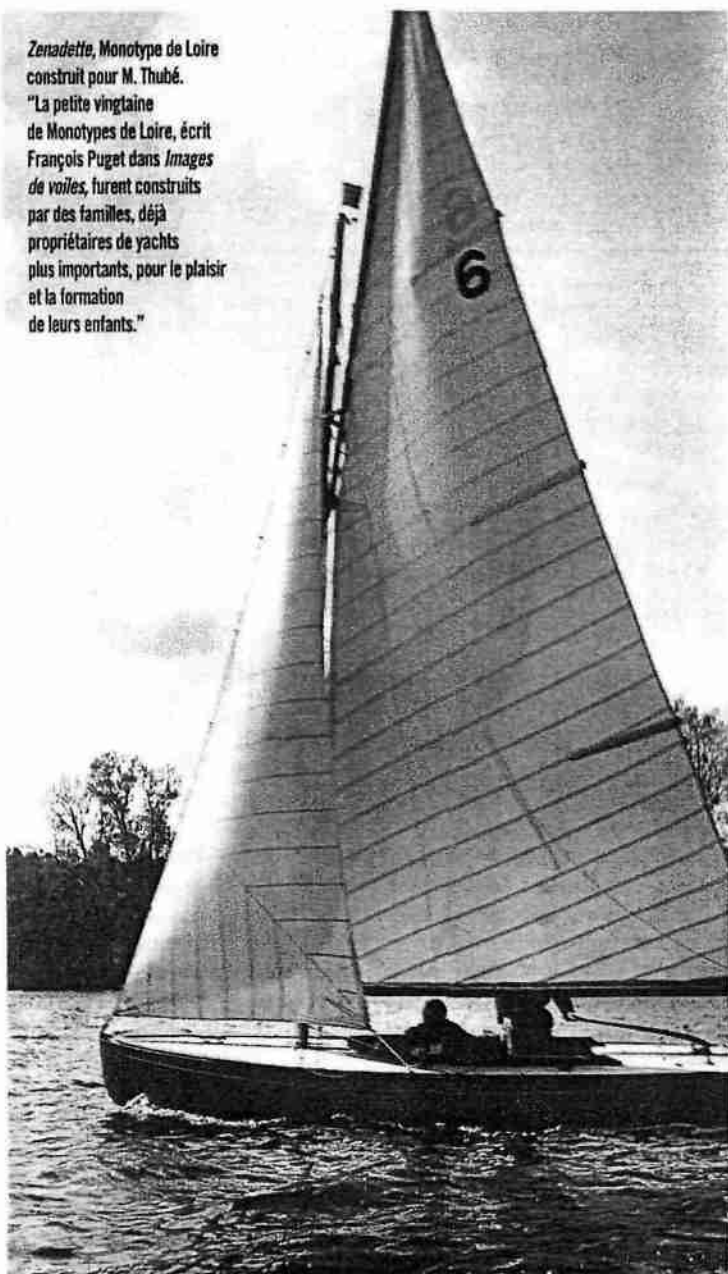
Un Anglais qui demande aux Français de concevoir et construire son yacht!

À côté de ces grands bateaux de jauge, Talma Bertrand dessine également de plus petites unités. En 1928, il conçoit ainsi un dériveur léger de 14 pieds dont les formes tendues et très typées, avec un brion affleurant la flottaison, des pieds de couples ronds à l'avant et un tulipage prononcé, font inmanquablement penser au futur SOS. La forme développée en partie basse de la dérive en tôle de 20 millimètres d'épaisseur pour un poids de 80 kilos contribue à la stabilité - on n'a pas encore imaginé le trapèze. Malgré le poids de cet appendice et celui d'une construction sans doute plus lourde que celle des dériveurs modernes, ce dinghy devait être capable de planer. Il semblerait que ce dériveur ou sa réplique navigue aujourd'hui à Noirmoutier.

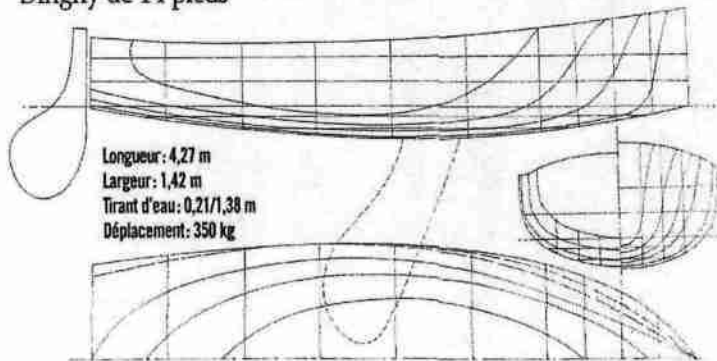
En 1929, Talma Bertrand dessine le Monotype de Loire, un voilier de 5,50 mètres qui n'est pas sans rappeler les 6 m 50 SI. Une vingtaine d'unités seront construites dans les dix années qui suivent, dont *Marmiton* pour Franck Guillet. En 1931, ils sont une douzaine à courir les premières Vingt-quatre heures, une épreuve gagnée par Jacques Lebrun du CVP, qui sera l'année suivante champion olympique à Los Angeles.

Zenadette, Monotype de Loire construit pour M. Thubé.

"La petite vingtaine de Monotypes de Loire, écrit François Puget dans *Images de voiles*, furent construits par des familles, déjà propriétaires de yachts plus importants, pour le plaisir et la formation de leurs enfants."



Dinghy de 14 pieds



Longueur: 4,27 m
 Largeur: 1,42 m
 Tirant d'eau: 0,21/1,38 m
 Déplacement: 350 kg



Sans arêtes, l'un des premiers yachts de croisière dessinés par Talma Bertrand. Ce cotre construit au chantier Beilvaire en 1906 mesure 9,70 m de long pour 7,40 m à la flottaison, 2,95 m de large et 1,50 m de tirant d'eau. Son déplacement est de 5 t et sa surface de voilure de 70 m².

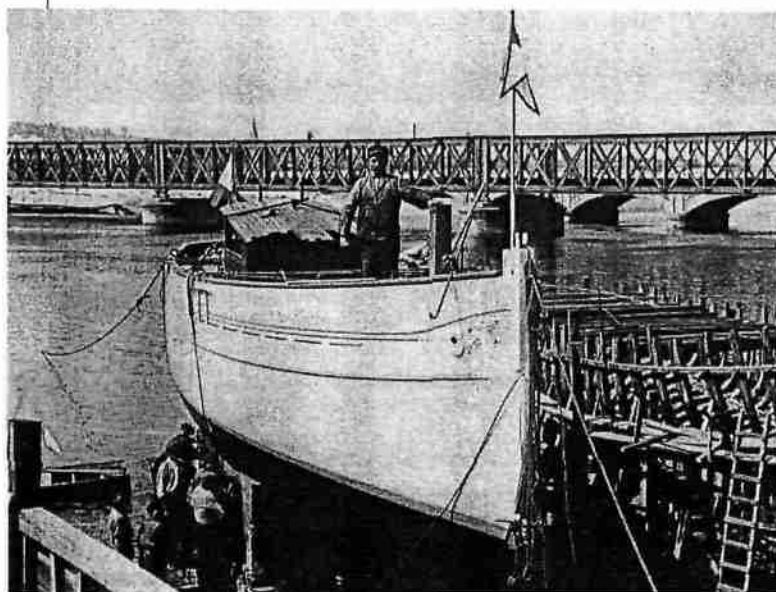
Talma Bertrand a également conçu de nombreux voiliers de croisière. L'un des premiers, construit à Nantes en 1906 par Beilvaire, est un original sloup à corne de promenade et petite croisière de 9,70 mètres de long, et 2,95 mètres de bau, ce qui est très large pour l'époque. Il est lancé pour un industriel de Douarnenez, probablement conservateur puisqu'il l'appelle *Sans arêtes*. Les formes joliment modelées de ce petit voilier évoquent

celles des thoniers déjà dessinés par l'architecte. Conçu pour la promenade, ce petit croiseur n'en fait pas moins preuve de très honnêtes performances; il se classe troisième sur neuf lors de sa première régates en baie de Douarnenez.

En 1928, Paul Fortin, qui a déjà commandé plusieurs plans à Talma Bertrand, dont ceux d'un 6 m JI en 1913, lui demande l'étude de

Brise-Vent, solide cotre franc de 15 mètres visiblement inspiré de l'anglais *Tally Ho* dessiné par Albert Strange et vainqueur du Fastnet en 1927. Ce bateau au fort déplacement (32 tonnes), d'apparence un peu lourde faute d'élancements, mais aux formes de carène très fines, est construit par le chantier Lefèvre à Boulogne-sur-Mer. Sa fin sera tragique. Rebaptisé *Rollon* et mis à la disposition du Centre nautique des Glénans par son nouveau propriétaire, Édouard Lemaître, le cotre disparaît corps et biens en avril 1953 entre les Baléares et la Corse, par un violent coup de vent d'Ouest.

En 1929, chose incroyable, un yachtsman anglais et non des moindres, le Commodore W. B. Luard, un des pionniers européens de la course-croisière, se fait construire un bateau cent pour cent français. *Maitness II* est mis sur cale chez Eugène Moguérout, à Carantec, d'après un plan de Talma Bertrand. Ce cotre bermudien de 15 mètres fera longtemps par-



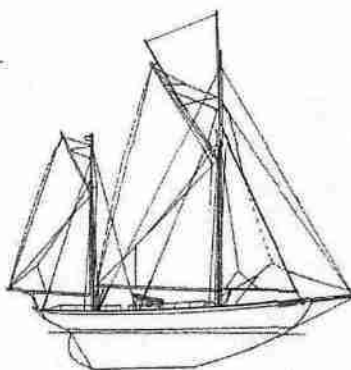
Lancement de *Brise-Vent* en 1928 par le chantier Lefèvre à Boulogne-sur-Mer pour Paul Fortin. Ce cotre franc de 15,35 m de long disparaîtra corps et biens en avril 1953 alors qu'il navigue pour le Centre nautique des Glénans.

ler de lui. Par jolie brise, sous trinquette et voile de cape, il marche mieux qu'un yacht de taille moyenne portant toute sa voilure. Lors de ses essais pourtant, il montre un manque de raideur à la toile, allant jusqu'à mettre son plat-bord dans l'eau dans un grain brutal. Il est vrai qu'il porte toute sa toile et que le vent souffle à plus de 50 nœuds. Pour remédier à ce manque de stabilité, diverses options seront envisagées, comme le remplacement du lest en fonte par un lest en plomb plus lourd, ou encore l'adoption d'un gréement à corne. Finalement, Talma Bertrand remplacera le mât plein en pitchpin pesant une tonne par un espar en spruce aussi haut mais creux, d'un poids de 740 kilos.

Loïck Fougeron exploite *Maylis* au charter en Méditerranée

En 1930, Talma Bertrand conçoit *Maylis*, un ketch aux murailles presque verticales et aux formes puissantes, construit aux Chantiers navals du Pas-de-Calais pour un plaisancier breton, M. Boulart. Loïck Fougeron l'achète et le restaure à la fin des années cinquante, avant de le revendre et d'acquiescer un bateau plus petit pour participer à la première course en solitaire autour du monde (CM 118). "*Maylis* est bon marcheur et vient de le prouver, rappelle le navigateur dans *Si près du cap Horn*, relatant son voyage depuis Morlaix jusqu'à Casablanca. Elle est très docile et suit son cap sans qu'il soit besoin de toucher à la barre."

Loïck Fougeron arme *Maylis* au charter en Méditerranée, avec l'actrice Martine Carol



Plan de voilure de *Maylis*.

comme première cliente. Le ketch est ensuite vendu à Marc Danois, qui figure avec ce voilier dans le film *Tahiti ou la joie de vivre*. À son arrivée à Papeete, il écrit à Fougeron: "*Maylis* s'est merveilleusement comporté pendant ces 12000 milles de traversée. C'est un bateau sûr, rapide malgré son peu de voilure et dont nous sommes chaque jour un peu plus amoureux." Après vingt-cinq années de navigation dans le Pacifique, *Maylis* rentre au Havre en pontée d'un cargo. Une association se formera pour le restaurer... avant que son président ne disparaisse avec la caisse. Le bateau sera finalement démoli.

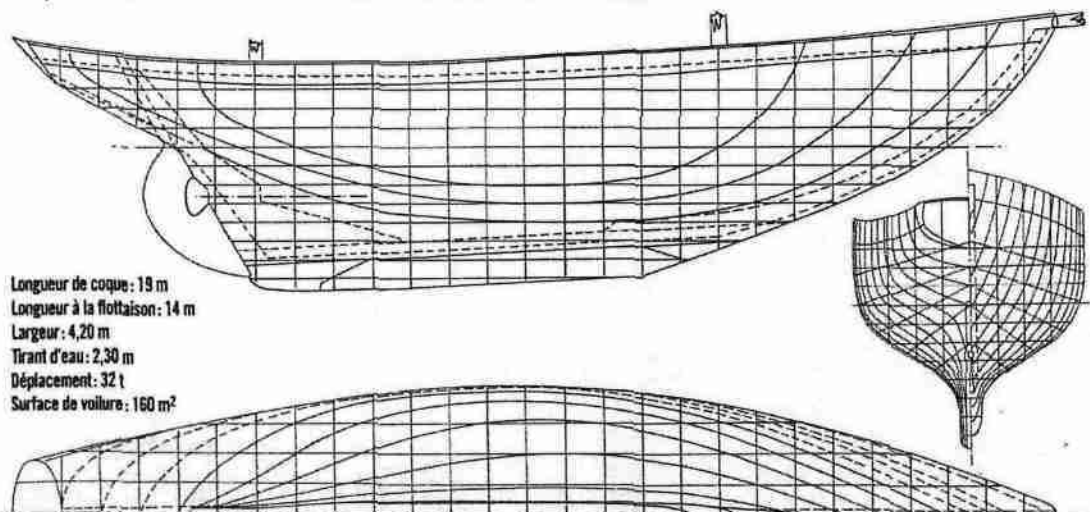
En 1930 toujours, la *Railleuse*, construite par le chantier Guiberteau à Boulogne est exposée à flot au Salon nautique. Peu de temps après sa mise à l'eau, et alors qu'elle est loin d'être au point, cette goélette franche de 18,40 mètres de long s'engage dans la course-croisière Plymouth-Santander. À ce même salon, le chantier expose aussi un croiseur de 12 mètres de Talma Bertrand, proposé avec plusieurs gréements à come: cotre, yawl ou ketch.

Ellen est construit un an plus tard chez Bonnin pour le baron G. de Turckheim. D'un déplacement plus léger que *Maylis* et la *Railleuse*, cet élégant yawl à corne de croisière de 18 mètres de long a également une carène plus fine et un bouchain plus doux. Ses murailles sont un peu frégatées et il possède de beaux élancements. Malgré ses 22 tonnes de déplacement, son moteur auxiliaire n'est que de 20 chevaux. Restauré en 1980 et regréé en sloup bermudien - avec un nouveau moteur de 90 chevaux -, *Ellen* est aujourd'hui un habitué des régates de yachts classiques en Méditerranée, où il est considéré comme le premier 12 m JI français.

En 1935, le discret commandant Bernicot demande à Talma Bertrand les plans de son futur *Anahita* (CM 209). Moguérou est chargé de sa construction. Le 22 août 1936, Bernicot appareille pour un tour du monde en solitaire à bord de ce robuste cotre bermudien de 12,50 mètres de long.

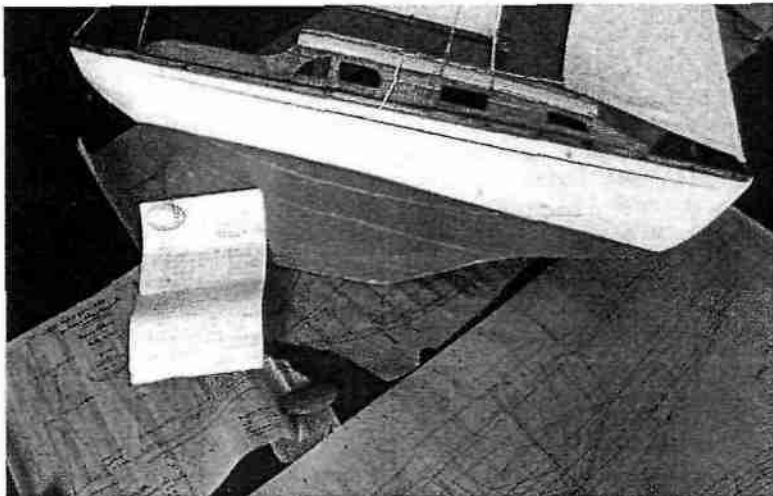
En 1954, j'ai eu la chance de naviguer à bord de ce voilier quand nous avons essuyé un coup de mistral de force 8 à 9 dans le golfe du Lion. Le bateau appartenait alors à Bertrand de Gaillon, qui l'avait racheté après le décès de Louis Bernicot. Comme Loïck Fougeron l'avait éprouvé sur *Maylis*, j'ai constaté sur ce voilier la même sensation de docilité. La main posée sur la barre, on n'avait rien d'autre à faire qu'à suivre son mouvement et laisser le bateau tenir seul sa route à plus de 8 nœuds. *Anahita*, qui au cours de son très rapide tour du monde - plus de 6 nœuds de moyenne - a montré ses capacités à avaler les milles, confirmait cependant le vieil adage: "bon rouleur, bon marcheur". Fortement lesté

Maylis Ketch franc dessiné par Talma Bertrand et construit au Chantier naval du Pas-de-Calais en 1930.



Longueur de coque: 19 m
Longueur à la flottaison: 14 m
Largeur: 4,20 m
Tirant d'eau: 2,30 m
Déplacement: 32 t
Surface de voilure: 160 m²





En 1946, Philippe Chancerelle commande à Talma Bertrand les plans d'un yacht de promenade pour la baie de Douarnenez. Ce sloop ne sera jamais mis sur cale, Philippe Chancerelle se noyant la même année lors d'un convoi en Bretagne Sud. Le modèle a été réalisé plus tard par un de ses parents.

et avec un bouchain très marqué, il avait un roulis très dur, sans doute accusé par le raccourcissement de son mât par Bemicot.

Talma Bertrand est très attaché à l'équilibre à la barre, qu'il considère aussi important que la stabilité pour la marche au près. Au début du XX^e siècle, on ne connaît pas encore la théorie de l'analyse métacentrique des carènes de voiliers, élaborée par l'amiral Turner en 1937. Talma Bertrand, ainsi que certains de ses confrères, cherche à obtenir un bon équilibre des carènes en superposant les courbes des aires des couples en flottaison droite et à la gîte.

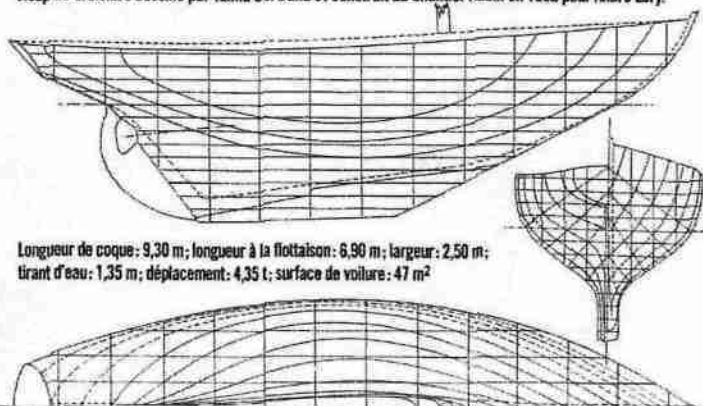
J'ai pu répertorier plus de trente voiliers de croisière dessinés par Talma Bertrand. Certains naviguent toujours, comme *Sainte-Avoye*, un 13,70 mètres construit par Raguenaud pour M. Douault en 1910. *Espen*, mis à l'eau le 3 septembre 1939 par le chantier Moguérou pour un chirurgien de Roscoff, est à Caen en attente d'une restauration. Ce sloop de 8,25 mètres de long, probablement l'un des

derniers yachts lancés avant la guerre, réussit à naviguer entre la Bretagne et l'Angleterre pendant le conflit. *Saint-Jean*, ex-*Saint-Marc*, un sloop de 9,30 mètres construit par Aubin en 1939 pour Gaston Thubé, a bénéficié très récemment d'une restauration de fond au chantier du Guip à Brest. Cet élégant yacht se caractérise par un bouchain très doux et un V des fonds très accusé; en 1952, le chantier Aubin lancera son frère en construction, *Loungia II* pour M. Lory.

Parmi les nombreux sloops de petite taille conçus par Talma Bertrand, on peut citer, le sloop houari à tableau de 6,90 mètres *Jeanette II* construit en 1932. Ses formes toutes simples sont particulièrement harmonieuses, avec des entrées d'eau fines et un maître-bau très reculé. Entre 1942 et 1947, les restrictions dues à la guerre conduisent l'architecte à se cantonner dans les petits croiseurs d'environ 8 mètres de long, construits entre autres par les chantiers nantais Aubin et Bézier. *Néo-Vent*, ex-*Florence*, à Pierre Aubouin (CM 180) est l'un d'eux.

Loungia II

Sloop de croisière dessiné par Talma Bertrand et construit au chantier Aubin en 1952 pour André Lory.



Longueur de coque: 9,30 m; longueur à la flottaison: 6,90 m; largeur: 2,50 m; tirant d'eau: 1,35 m; déplacement: 4,35 t; surface de voilure: 47 m²

En 1945, Talma Bertrand dessine le ketch de grande croisière *Moby-Dick*, long de 12,15 mètres. Par rapport à *Anahita*, il est plus court et plus étroit à la flottaison, mais le bau maximum est le même. L'ouverture de ses fonds est plus en V et son bouchain présente une courbe plus douce que celui de son illustre prédécesseur. *Moby-Dick* est construit à Sartrouville au chantier Jouët, où Talma Bertrand retrouve son jeune émule Eugène Cornu (CM 173), qu'il honore de sa confiance et de son amitié. L'apparition d'une certaine démocratisation de la plaisance après guerre entraînant la disparition des marins professionnels à bord des yachts de petite et moyenne importance comme *Moby-Dick*, la répartition des emménagements est modifiée. Ainsi, la cuisine, traditionnellement située entre le poste avant et le carré, se retrouve à l'arrière au pied de la descente, où les patrons peuvent officier plus confortablement à leur fourneau.

En 1946, l'architecte conçoit deux nouveaux croiseurs d'une douzaine de mètres, l'un très proche d'*Anahita* tandis que l'autre montre un bouchain plus doux comme *Moby-Dick*. Un an plus tard, il dessine une belle unité de 15 mètres dont l'élégance rappelle celle d'*Elleri*. Sa carène présente cette douceur du bouchain adoptée par Talma Bertrand sur ses dernières créations. En 1952, alors âgé de quatre-vingts ans, il donne naissance à un très beau 10,60 mètres, vraisemblablement construit au chantier Bézier.

Il est difficile de connaître le nombre de plans conçus par Talma Bertrand. J'ai pu en dénombrer environ cent vingt, mais j'estime qu'il s'agit là probablement de la moitié de sa production. Architecte éclectique, c'était un très bon dessinateur, traçant finement et avec une grande précision. Les titres et annotations sur ses plans sont rédigés avec une jolie écriture ronde, avec pleins et déliés. Le plus souvent la liasse de ses plans se limite à trois planches principales, un plan de formes sur lequel figure le tracé des superstructures et la vue du plan de pont, un plan d'ensemble des emmé-

nagements et de la structure, sur lequel est donnée une liste des échantillonnages, un plan de voilure qui indique le haubanage et les diamètres du mât.

Mauvais caractère pour les uns, simple et modeste pour les autres

On dit de cet homme grand et mince qu'il avait une forte personnalité et un caractère vif... Ceux qui l'ont bien connu se souviennent davantage de quelqu'un de simple et modeste. Reste que les nombreuses activités qu'il a menées avec succès pendant son existence témoignent d'un fort tempérament et d'une immense capacité de travail. Les voiliers restent toutefois sa grande passion. Il en a d'ailleurs possédé plusieurs avant son mariage, en 1917, et y renoncera ensuite parce que sa femme est sujette au mal de mer. "Son bureau évoque toutes les étapes de son inlassable activité, lit-on dans un journal de l'époque. Les meubles, le décor, tout y est imprégné de l'amour de la mer, du fleuve et de son estuaire. Même dans ses yeux, peut-être encore plus dans ses yeux que dans ce qui l'entoure, Monsieur Talma Bertrand porte l'empreinte de sa vocation,

cet idéal fervent qui l'absorbe, qui l'anime encore alors qu'il va doubler le cap de ses quatre-vingts ans." Mais sa modestie est soumise à rude épreuve lorsqu'il doit relater les temps forts de sa carrière; évoquant les victoires d'Ar Men et de Mac Mîche, il se borne à parler de "résultats".

Talma Bertrand décède le 17 mars 1954 à son domicile de La Martinière, village sur la rive gauche de la Loire à une vingtaine de kilomètres en aval de Nantes, où il était venu vivre vers 1918. Les plus grands noms l'ont honoré de leur amitié; les plus actifs constructeurs lui ont accordé leur confiance. "Mon père aimait bien travailler avec Bertrand, se souvient Georges Jézéquel, le fils de l'ancien contremaître du chantier Mogérou, père de l'actuel patron du chantier. Ses plans étaient simples à déchiffrer. Il faisait confiance au constructeur et ne l'encombrait pas de détails superflus."

"Je me sens l'héritier de l'esprit qui guidaient des hommes comme Guesdon, Bertrand et Camatte, dira Eugène Cornu, dépositaire des plans de Talma Bertrand. Ils étaient peut-être des concurrents mais ils étaient avant tout des amis." Plus tard, il précisera à l'écrivain et navigateur Jean-Michel Barrault: "C'est

sans doute le privilège de quelques architectes que d'avoir eu la possibilité de ne dessiner que des bateaux conformes à leur talent. C'est grâce à cette chance que de grands maîtres comme Joseph Guédon et Talma Bertrand en France, Fife, Herreshoff, Nicholson, Rhodes à l'étranger, n'ont produit que de magnifiques bateaux que l'on reconnaît au premier coup d'œil car ils sont marqués du coup de crayon de leur créateur." Talma Bertrand était certainement l'un de nos plus grands architectes navals, faisant preuve d'une intense et très éclectique activité couronnée par de nombreux succès. Aussi doit-on regretter que son nom ait été oublié dans la monumentale *Encyclopedia of Yachts Designers* de Lucia del Sol Knight et Daniel Bruce Mac Naughton, publiée en 2006. ■

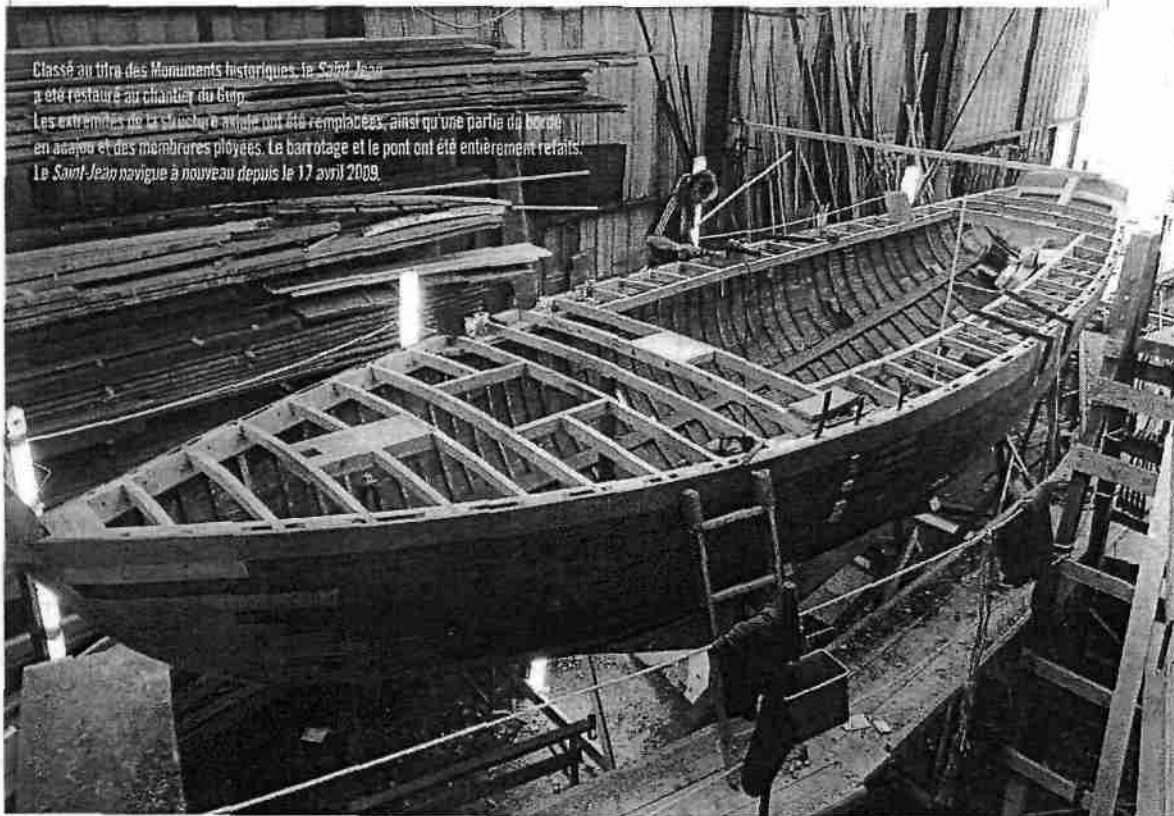
Sources: Archives et souvenirs G. Auzépy-Brenneur, Archives Maurice Amiet, *Le Clusse-Maré*, *Le Yacht*, Archives départementales de la Gironde, Musée du Château à Nantes, *Le Phare* du 24 juillet 1912, *La Résistance de l'Ouest* du 1^{er} août 1951.

Remerciements: Solange Gary-Guillet, Atelier bois courbe, Michel Breton, Loïck Fougeron, Noël Gruet, Georges Jézéquel, François Lancelot, Xavier Leroy, Georges Renaud, François Puget.

WWW Poursuivez votre découverte de Talma Bertrand sur notre site Internet <www.chasse-maree.com>, rubrique "Les compléments du Web".

Classé au titre des Monuments historiques, le *Saint-Jean* a été restauré au chantier du Gup.

Les extrémités de la structure originale ont été remplacées, ainsi qu'une partie du bordé en acajou et des membrures ployées. Le barrotage et le pont ont été entièrement refaits. Le *Saint-Jean* navigue à nouveau depuis le 17 avril 2009.



Les Langlais de la Roussière et la Révolution

Par Michel Kervarec

Comme les autres classes, celle des nobles n'avait rien d'homogène à la fin de l'Ancien Régime, d'où des comportements contrastés pendant la Révolution

Certains s'y montrèrent favorables et les armées républicaines ne manquaient pas d'anciens privilégiés dans leurs rangs. D'autres s'y opposèrent dans ses principes même et s'engagèrent dans la contre-révolution dès les premières réformes.

Entre ces extrêmes, il y avait place pour les attitudes les plus diverses.

Certaines familles émigrèrent, ainsi des Cornulier, des Naudières, et des Hay de Slade, de la Brosse. Celles là perdirent leurs propriétés, vendues comme biens nationaux. Dans d'autres familles, seuls les jeunes hommes en âge de combattre gagnèrent l'étranger, ainsi des Monti et des Bruc-Monplaisir, lesquels purent conserver leurs domaines de la Chalonnaire et la Bauche-Tiraud.

Beaucoup de nobles ne croyaient pas que la prise d'armes par une partie des populations rurales de l'Ouest puisse déboucher sur une victoire et le retour de la monarchie. C'est souvent contraints et forcés qu'ils se retrouvèrent à la tête de groupes d'insurgés venus les déloger de leurs châteaux ou maisons de campagne. Jacques Langlais de la Roussière était dans le cas.

Epoux d'Adrienne de Goyon, père de famille, il résidait tantôt dans son hôtel particulier nantais, près du château des Ducs, tantôt dans sa demeure du Breuil en Bouguenais. C'est là que les paysans insurgés du voisinage vinrent le chercher pour qu'il prenne leur tête.

Le domaine du Breuil s'étendait jusqu'à Rezé, avec environ neuf hectares dans le secteur du Genétais.

Obligé de quitter son château, Jacques Langlais se retrouva bientôt avec Charette.

Prétextant de problèmes de santé, il revint parfois à Nantes puis finalement, tardivement, se décida à émigrer. Sa fille aînée, Augustine-Victoire, fut chargée de s'occuper du Breuil.

Jacques était le neveu de Jeanne Langlais de la Roussière, âgée de 69 ans en 1793, supérieure du carmel des Couëts. Elle et ses religieuses (une trentaine plus trois novices), ayant refusé de prêter le serment constitutionnel et refusé, de même, de recevoir l'évêque "juteur" Minée, le couvent fut fermé en 1792, saisi puis vendu.

Les religieuses se réfugièrent dans leurs familles ou chez des familles amies du voisinage. Devenu clandestin, le culte continua grâce en particulier à l'aumônier du carmel, l'abbé Métayer. Les chapelles du Breuil et de la Pierranne (aussi aux Langlais) furent ainsi utilisées à plusieurs reprises.

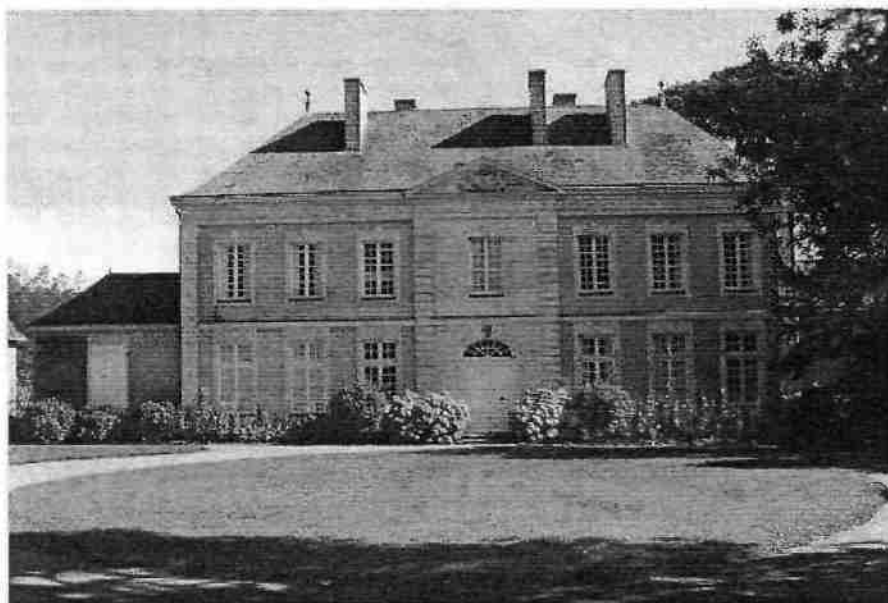
Non loin de là, à Brains, le seigneur du lieu, Lucas de la Championnière, s'était retrouvé dans la situation de Jacques Langlais en mars 1793 : obligé de se mettre à la tête des paysans insurgés du lieu. Bien que très circonspect sur les chances de succès de cette aventure, il ne se déroba pas et rejoignit l'armée de La Cathelinère, commandant pour le pays de Retz. Son avant-garde était postée à Port-Saint-Père.

Après la mort de La Cathelinère (3 mars 1794), il devait rejoindre Charette et le seconder.

En conséquence du siège de Nantes par les insurgés et de son échec, l'armée républicaine s'était installée au sud de la Loire, aux Naudières en Rezé (juin 1793). En août, l'armée de Charette vint l'attaquer depuis sa base de Legé. Dans ses Mémoires, Lucas de la Champonnière commente :

« (Les hommes) se battirent vigoureusement et l'avantage sembla être longtemps de notre côté. Un renfort, sorti de Nantes, culbuta bientôt notre armée et M. Charette retourna encore à Legé. La troupe du Port-Saint-Père n'étant point à l'attaque, nous voulûmes essayer si nous pourrions nous seuls mieux réussir que tous les autres : nous eûmes le même sort et nous nous en revînmes, peut-être un peu moins vite.

Ce petit combat se passa près les bois du Breil (ou Breuil) ; nos soldats enlevèrent la dame de la maison ; les noms de citoyens dont elle se servit en leur parlant, et peut-être aussi son costume, la fit prendre pour une vivandière ; il pensa lui en coûter la vie ; M. de la Salmonière se trouva heureusement pour la protéger.



Bouguenais – Le château du Breuil

Cette dame (elle se maria plus tard avec Hector-Henri de Régnon) a été formalisée des traitements qu'elle avait éprouvés, car on l'obligea à venir jusqu'au Port-Saint-Père montée derrière un cavalier. Cependant, il faut être juste ; les gens qui voyaient leurs propriétés ravagées et incendiées devaient regarder comme bien protégée une femme qui présentait un billet du général Beysser et qui faisait des menaces en son nom à qui oserait mettre le pied dans son château. »

Ce commentaire est d'un grand intérêt. La jeune femme en question était assurément bonne royaliste comme bonne catholique, mais c'était une citadine habituée à la loi républicaine. Pour aller et venir entre sa maison de Nantes et le château du Breuil, il lui fallait une autorisation des autorités militaires et elle

se l'était procurée. A la campagne, elle était manifestement "déphasée" et cela lui aurait coûté la vie s'il ne s'était trouvé ce M. de la Salmonière pour la reconnaître. Ainsi en fut-il d'Augustine Langlais de la Roussière.

Par rapport à ceux qui leur étaient suspects, les royalistes ne faisaient pas plus de détails que les républicains. C'est ainsi qu'environ 500 de ces derniers, raflés dans tout le pays de Retz furent massacrés dans des conditions atroces à Machecoul à cette époque.

Lucas-Champonnière qui a assisté à ces massacres, confirme ce qu'en disent ses adversaires. Il indique que, si l'armée de Beysser n'était pas sortie de Nantes, les obligeant à quitter Machecoul, « tous les gens distingués de la classe des paysans eussent été égorgés avant peu », c'est-à-dire tous les paysans aisés.

Il précise : « Machecoul n'était pas le seul endroit où on agit avec cette cruauté ; au camp du Guiové, près de la route de Paimboeuf, il en périt un grand nombre : Montaigu et Legé firent aussi de ces cruelles expéditions. »

Le Gué-au-Vé est un village situé au sud de la commune de Frossay, près des marais, entre ce bourg et celui de Vue.

Lucas-Championnière continue : *« au Port-Saint-Père, on ne fit jamais de prisonnier. Grand nombre de patriotes, pris aux environs de Bourgneuf et le long de la côte, furent massacrés après avoir subi une prison aussi cruelle que la mort. »*

Les communes de la côte, à population majoritairement républicaine, eurent effectivement beaucoup à souffrir de ces raids.

M^{lle} de la Roussière l'avait donc échappé belle. Après l'intervention de M. de la Salmonière, on la laissa sans doute rentrer chez elle à pied, ce qui renforça ses griefs et les plaintes qu'elle en fit par la suite.

Sa famille chercha surtout à vivre en paix, autant que faire se pouvait et elle y parvint relativement. A l'exception de la supérieure du carmel, aucun de ses membres ne fut traduit devant les tribunaux révolutionnaires et aucun ne trouva la mort du fait de la Révolution. Jacques Langlais rentra, semble-t-il, assez tôt de l'émigration et se fit oublier.

Sa tante carmélite avait été arrêtée le 19 février 1794 en compagnie d'une autre religieuse, Marie-Stylite de Biré, d'une famille de Bouaye. Elles comparurent devant un tribunal et renouvelèrent leur refus de serment. Elles furent en conséquence, maintenues en prison pour en sortir avec Thermidor.

Des 33 religieuses ou novices des Couëts, une seule trouva la mort du fait de la Terreur, Catherine Merger de Montplaisir, probablement périée noyée. Toutes les autres traversèrent les événements sans dommage physique.

L'anecdote concernant la mésaventure de M^{lle} de la Roussière me semble intéressante en ce qu'elle nous révèle une donnée que les historiens négligent peut-être lorsqu'ils traitent de la Révolution dans l'Ouest. Tout le monde, chez les royalistes,

n'était pas impliqué dans le soulèvement vendéen ou la chouannerie. Certains même ne voyaient d'un bon œil ni l'un ni l'autre.

Nous disposons pour mesurer cela de la correspondance d'une Quimpéroise, Anne-Marie Audouyn de Pompéry. Nous n'avons malheureusement rien d'équivalent à Nantes, mais, le cas de cette dame n'est certainement pas isolé. Son milieu social est comparable à celui des Langlais. M^{me} de Pompéry était une dame d'une grande piété, élevée au couvent après la mort de sa mère. Son père était notaire apostolique et ses deux frères prêtres. L'un d'eux mourut au début de la Révolution, l'autre, chanoine de la cathédrale de Quimper, partit en émigration pour ne pas prêter le serment constitutionnel.

Son époux, lui, était lieutenant-colonel de gendarmerie.

M^{me} de Pompéry, outre un talent littéraire certain, montrait une solide formation musicale, tenant l'orgue à la messe et jouant chez elle tant de la harpe que du piano-forte.

Elle a laissé une abondante correspondance avec Bernardin de Saint Pierre mais surtout avec son cousin Kergus, homme de loi installé à Hennebont.

Sa vie pendant la Révolution se déroulait entre sa maison de Quimper, celle de Penhars, à proximité de la ville et sa maison de campagne de Pont l'Abbé.

Pour situer le pays de Pont l'Abbé ou pays bigouden, précisons qu'il était majoritairement républicain et resta complètement étranger à la guerre civile.

M^{me} de Pompéry était extrêmement sensible à tout ce qui touchait le clergé. Elle avait une profonde affection pour les religieuses en général, plus particulièrement celles qui l'avaient éduquée. Aussi, elle se sentait touchée personnellement par les mesures prises à leur encontre. Alors, elle se réfugiait dans la musique. Le 6 mai 1791, elle écrivait à son cousin d'Hennebont.

« Vous avez bien fait, mon cher cousin, de ne pas m'envoyer les détails de Nantes et je vous prie de m'épargner toujours le côté noir de la politique ; je crains tant de trouver des horreurs dans le Mercure

(journal de l'époque) que je ne lis même plus le logogriphe. »

Un autre de ses cousins était installé à Nantes et, par lui, elle pouvait savoir ce qui s'y passait, mais elle préférait rester dans l'ignorance.

Elle et son mari discutèrent de l'émigration. Beaucoup de personnes de leurs relations étaient parties, mais, finalement, ils décidèrent de rester. Elle écrit à son cousin :

« Comme on ne nous voit pas disposés à quitter Penhars, bien des gens croient que c'est que nous allons émigrer et, par la raison que tous les chemins mènent à Rome, que nous irons à Bruxelles par Pluguffan (localité qui touche Penhars) ; il n'est rien, je vous assure. La troupe (de gendarmerie) que mon mari commande s'est trop bien conduite pour qu'il puisse se résoudre à l'abandonner, il restera donc à son poste, fidèle à l'honneur, à ses devoirs et au public, dont le repos lui est en quelque sorte confié. »

M^{me} de Pompéry, de par l'activité de son époux, avait des contacts avec les militaires. Son mari étant souvent absent pour des raisons de service, elle organisait sa vie comme elle l'entendait. Ainsi, elle recevait des musiciens dans son salon, fussent-ils républicains, ainsi du secrétaire de Canclaux.

Nous étions en août 1792 et les généraux Canclaux et Beysser séjournèrent à Quimper. Le 7, M^{me} de Pompéry écrivait à son cousin ; en parlant du secrétaire du premier :

« (Il) joue de la harpe aussi bien que du forte-piano et peint à merveille ; il parle plusieurs langues et, le croiriez-vous, mon cher cousin, il est le secrétaire, valet de chambre de M. de Canclaux ! (...) Ah ! si jamais je dîne chez M. de Canclaux, je prends la serviette et je ferai son service, en le priant de nous faire de la musique (...) Il paraît très attaché à M. de Canclaux à qui, dit-il, il doit tous les talents qu'il a acquis. »

Le 9 mars 1793, alors qu'éclatait l'insurrection royaliste, elle écrivait depuis Pont l'Abbé :

« Le temps était beau et nous avons fait de jolies promenades dans les campagnes voisines ; nous avons même été jusqu'à l'île Tudi. La petite dame m'a demandé ce que je pensais de tout cela et quelles étaient mes craintes et mes espérances par rapport aux événements — Vivre pour mon mari et mon fils, lui ai-je répondu, borner mon avenir, instruire l'un, amuser l'autre, cultiver pour eux mes faibles talents et remettre leur sort et le mien entre les mains de Dieu. Voilà tout ce que fais depuis longtemps sans projets pour l'avenir et sans réflexion sur le présent autant qu'il est possible. »

Sœur d'émigré, elle devait s'attendre à figurer sur la liste des suspects. De fait, elle fut arrêtée en novembre 1793. Elle écrit :

« J'aime mieux que vous appreniez par moi que par tout autre mon arrestation, mon cher cousin. Vous verrez que ce désagrément, que les circonstances me font subir ne me met pas du moins hors d'état de vous donner de mes nouvelles, et j'espère que votre cœur en sera consolé.

Nous sommes au château (de Pont l'Abbé) au nombre de quinze (...)

J'ai le bonheur de voir tous les jours mon mari et mon fils et leurs visites adoucissent beaucoup ma captivité. Notre maison, d'ailleurs, est vaste et nous avons un grand corridor où nous pouvons promener.

Mon papa est aussi en arrestation à Quimper, mais j'ai appris aujourd'hui avec grand plaisir qu'il avait eu un congé de quatre jours. Les commissaires de la surveillance ont agi à mon égard avec toute l'honnêteté possible ; ils se sont donnés la peine de venir me prononcer mon arrêt eux-mêmes et m'ont dispensée des fusiliers. Je me suis rendue tout paisiblement avec le bras de mon mari, qui ne s'en est pas moins retourné bien triste. »

Elle ne devait rester qu'une quinzaine de jours incarcérée, contrairement à son père qui resta un peu plus longtemps.

L'état de santé de celui-ci laissait à désirer. Un an après sa libération, il décéda chez lui avec une succession difficile du fait de l'émigration de son fils.

Le 22 février 1795, M^{me} de Pompéry écrivait à son cousin, aussi mélomane qu'elle (il jouait du violon) :

« *Le plus grand besoin de mon cœur à présent, mon cher cousin, serait la société d'un ami tel que vous (...). Vous jouiriez ici d'une grande tranquillité. Grâce à Dieu, nous n'y entendons point parler de chouans.* »

Son cousin Kergurs était avocat et, à Hennebont, il avait beaucoup à faire avec les chouans du voisinage ; lesquels ne semblaient pas spécialement attirer sa sympathie.

A Pont l'Abbé, on vivait en paix au même moment.

Le 4 juin 1795, M^{me} de Pompéry écrivait :

« *Je me suis remise à l'orgue et j'ai touché à la grand'messe, le jour de la Pentecôte, l'offertoire, le Lever-Dieu, la post-communion et le bénédicamus. On a donné aux citoyens de ce pays la libre*

disposition de l'église des ci-devants Carmes ».

Cette vie somme toute tranquille allait à nouveau être troublée avec le débarquement de l'armée émigrée sur les plages de Carnac, l'escadre anglaise, d'où elle était descendue, stationnant dans la baie de Quiberon. Les chouans avaient reçu l'ordre de rejoindre la côte, ce qu'ils firent. Cette armée, ainsi renforcée, alla investir le secteur compris entre le golfe du Morbihan et le Blavet, aux abords d'Hennebont.

Mal renseignée sur l'état des lieux, mal commandée, mal composée (on avait incorporé des soldats tirés des prisons anglaises qui allaient s'empresse de rejoindre leurs anciens camarades), l'armée émigrée, débarquée le 25 juin, ne tint qu'un mois face aux républicains commandés par Hoche. Toute cette masse humaine fut peu à peu acculée à la mer dans la presqu'île de Quiberon. Le 21 juillet, les chefs capitulaient.



M^{me} de Pompéry devant son piano-forte. Cette miniature, figurant dans l'édition de 1854, est attribuée par Édouard de Pompéry à Cantalag, à la date de 1793 - et. Lettre VII (cf. Jean-Philippe Millet, Arch. dép. d'Ille-et-Vilaine).

Extrait de l'ouvrage « A mon cher cousin ... », aux éditions du Layeur

Le lendemain, M^{me} de Pompéry écrivait à son cousin, mobilisé comme tous les habitants d'Hennebont pour protéger la ville :

« Et vous avez passé deux mois au bivouac ... armé de votre canne et de votre capote. Oh ! La capote est la meilleure arme pour vous, mon cher cousin, car je regarde le froid et l'humidité de la nuit comme vos ennemis les plus redoutables ; et il paraît qu'on ne craint pas beaucoup les autres, puisqu'on ne vous fournit pas de meilleure défense. Vous aurez appris que l'ennemi a fait une autre descente du côté de Pont-Aven. Je ne sais quelle en sera l'issue ni ce qu'ils sont devenus. Il est parti beaucoup de monde de Quimper pour aller à leur poursuite. Il nous est venu quarante-cinq hommes de garnison ; on croît que leur mission est de faire la recherche de déserteurs, qu'on dit s'être réfugiés dans les paroisses voisines ; d'autres (disent) que c'est pour garder la côte, mais Penmarch et Guilvinec se gardent bien eux-mêmes ; aussi je crois comme vous, mon cher cousin, que notre petit coin de terre sera protégé du ciel et garanti de toute incursion. »

M^{me} de Pompéry évoque dans cette très intéressante lettre, l'une des deux opérations de diversion lancées par les émigrés-chouans depuis Quiberon pour tenter de desserrer l'étau. Une troupe avait été débarquée à l'est, dans la presqu'île de Rhuis, une autre à Nevez, près de Pont-Aven. Elles avaient pour mission d'attaquer les armées républicaines à revers depuis le nord du Morbihan. La première troupe remonta jusqu'au département des Côtes-du-Nord où son chef, Tinténiac, fut tué, d'où débandade. La seconde troupe alla s'emparer de Pont-Aven. Elle fut délogée par la garde nationale de Quimperlé, composée essentiellement des artisans de cette ville. Apprenant que les soldats arrivaient de Lorient à marche forcée, les chouans décrochèrent et gagnèrent le nord du Morbihan. Pour la plupart paysans, ils regagnèrent leurs fermes. L'échec royaliste était total.

Au-delà de ces faits, la lettre de M^{me} de Pompéry est claire. Emigrer était une chose et beaucoup de ses proches avaient fait ce choix. Se faire les agents des Anglais en

était une autre. Alors, l'ennemi n'était plus le républicain mais bien l'envahisseur.

Elle était libre de pratiquer sa religion et c'était essentiel. Un mois après la défaite royaliste de Quiberon, le 29 août 1795, elle écrivait :

« Mon mari voulait bien mettre une grande-partie de ses plates-bandes en épinards ; je ne lui en ai permis que deux ; en ajoutant qu'il en mettrait dix quand vous nous auriez donné l'espérance de vous voir. Nous faisons souvent ce joli rêve. Puisse-t-il un jour se réaliser !

Plus heureux que vous, nous avons toujours deux prêtres et souvent trois, et le culte s'exerce avec autant d'édification que de liberté ; il semble avoir produit ici une réunion de sentiments bien satisfaisants pour les amis de la paix. Tout le monde va à la messe ; c'est une course que je fais avec bien du plaisir tous les dimanches, quoique le retour de la grand'messe soit un peu chaud. »

Quand on lit ceci, on mesure combien la lutte que Charette continuait en Vendée était vaine, n'ayant d'autre résultat que de maintenir les armées républicaines en marche à travers le pays, avec tout ce que cela impliquait pour les populations.

En septembre de la même année, une escadre anglaise débarqua le comte d'Artois (futur Charles X) à l'île d'Yeu, mais le temps n'était plus à la Grande Armée Catholique et Royale. Le réalisme le ramena en Angleterre et Charette, qui espérait beaucoup de sa venue en Vendée ne dut plus compter que sur lui-même.

Beaucoup l'avait quitté au cours de l'année 1795 et ne voulaient plus entendre parler de prise d'armes. Il ne manquait pas de ses anciens camarades de combat pour fournir des indications sur ses déplacements aux troupes de la République.

Le monde des royalistes était divisé plus que jamais, au moins autant que celui des républicains. Quoi de commun entre Charette et M^{me} de Pompéry, sans parler de M^{lle} Langlais de la Roussière laquelle, en 1793, menaçait d'en appeler au général Beysser si on lui faisait du tort !

Charette tomba le 23 mars 1796 et il était alors bien seul. Son lieutenant Lucas de la Champonnière avait rendu les armes un mois et demi plus tôt.

De Rezé au Pellerin : un vote homogène dans quatre consultations électorales du 20^e siècle

par Yves Lostanlen

Affirmer que le sud-Loire, de Rezé au Pellerin, vote traditionnellement à gauche dans les élections nationales, est devenu un lieu commun. Pourquoi rappeler aujourd'hui cette évidence ?

D'abord, parce que l'intérêt, voire la passion, qui s'empare des esprits lors des campagnes électorales et des lendemains de scrutins, retombe sous la pression du quotidien au point de faire oublier ces épisodes importants de la vie démocratique.

Ensuite, parce que les cantons sont souvent utilisés par les auteurs de référence, que ce soit André Siegfried dans son « *Tableau politique de la France de l'ouest* » publié en 1913 ou Patrick Pierre dans sa thèse de doctorat intitulée « *Les Bretons et la République : la construction de l'identité bretonne sous la Troisième République* », publiée en 2001. L'utilisation de ces unités administratives se conçoit à l'appui de raisonnements conduits à l'échelle régionale, mais elle occulte les spécificités locales. Ainsi, le rapprochement qui va être opéré ici entre les communes de Rezé, Bouguenais, La Montagne, Saint-Jean-de-Boiseau, Le Pellerin, en dépit du découpage cantonal, se veut novateur car il permet un regard plus précis sur ce

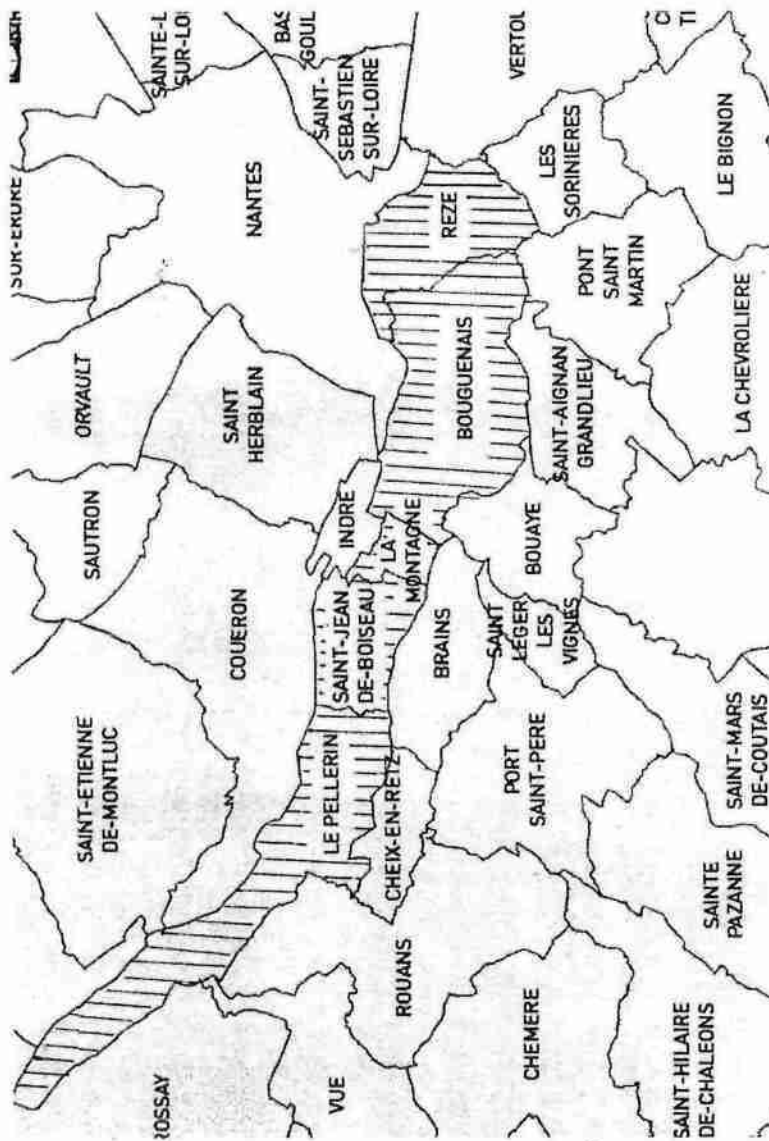
territoire. Le canton de Bouaye a été amputé en 1973 de Bouguenais et de la partie de la ville de Rezé située au nord de l'axe place Sarrail – rue de l'Aérodrome qui ont constitué un nouveau canton. Cette partition n'a pas d'incidence sur la circonscription législative de Nantes-sud. Celui du Pellerin a conservé son intégrité depuis le début du 19^e siècle et appartient à la circonscription législative de Paimboeuf.

Enfin, la décennie qui vient de s'écouler relègue désormais le 20^e siècle dans l'histoire.

Quatre scrutins ont été choisis en fonction de trois critères : leur caractère national ; le fort taux de participation des électeurs ; un intervalle régulier de 30 ans entre chacun, à un an près. Les voici :

6 et 20 mai 1906 : élection des députés
26 avril et 3 mai 1936 élection des députés
5 et 19 décembre 1965 :
élection du Président de la République
23 avril et 7 mai 1995 :
élection du Président de la République

Dans un souci de clarté, les seconds tours sont privilégiés dans cette étude.



PARTICIPATION ELECTORALE

	Rezé	Bouguenais	La Montagne	St-Jean-de-B.	Le Pellerin
1906 I	2.426	1.236	1.132	626	712
V	1.990	1078	806	514	606
	82,0 %	87,2 %	71,2 %	82,1 %	85,1 %
1936 I	3.638	1.312	1.102	629	738
V	3.182	958	883	531	643
	87,5 %	73,0 %	80,1 %	84,4 %	87,1 %
1965 I	17.144	4.805	2.808	1.551	1.712
V	14.541	4.127	2.475	1.319	1.438
	84,8 %	85,9 %	88,1 %	85,0 %	84,0 %
1995 I	24.821	10.586	3.987	3.099	2.574
V	19.249	8.390	3.232	2.505	2.003
	77,6 %	79,3 %	81,1 %	80,8 %	77,8 %

En 1906, dans les circonscriptions en cause, les élections n'ont donné lieu qu'à un tour ; également en 1936 pour celle dont font partie La Montagne, St-Jean-de-Boiseau et Le Pellerin.

LES ELECTIONS DE 1906 A LA CHAMBRE DES DEPUTES

	Exprimés	Roch	Dumat
Rezé	1.972	1.235 62,6 %	737
Bouguenais	1.075	571 53,1 %	504
		Bastit	de Juigné
La Montagne	794	605 76,1 %	189
Saint-Jean-de-Boiseau	512	259 50,6 %	253
Le Pellerin	600	343 57,2 %	257



Marquis Jacques de Juigné

C'est le premier tour. Dans la 2^e circonscription de Nantes (îles de la Loire, quartier St-Jacques, St-Sébastien, canton de Bouaye), s'affrontent deux candidats : Gustave Roch, républicain radical, et Dumat, représentant de la droite. Roch recueille 9.665 voix, soit 52 % des suffrages exprimés contre 8.821 à son adversaire qui, lui, est largement en tête dans les communes de Bouaye (240 voix contre 167), de Brains (213 contre 136), de Saint-Léger (134 contre 35) de Saint-Aignan (275 contre 127) et de Pont-Saint-Martin (419 contre 68). En additionnant les voix, Roch, dans ces petites communes n'arrive qu'à 29 % des suffrages exprimés.

Dans la circonscription de Paimboeuf, le marquis Jacques de Juigné, conservateur, est élu par 8.674 voix contre 4.166 voix à Bastit. Hors les trois communes de la Basse-Loire, il obtient 73 % des suffrages.

L'opposition est donc très nette entre les cinq communes et celles qui les bordent au sud, ou plus exactement entre ouvriers et ruraux. Les observations d'André Siegfried, quand il décrit Nantes, trouvent ici toute leur pertinence : « ...les ouvriers [sont] extrêmement nombreux dans les quartiers excentriques de la ville ainsi que dans les

centres industriels de Chantenay, Indre, Indret, etc..., sans parler d'innombrables jardiniers et maraîchers. Le milieu ouvrier nantais, originaire presque tout entier de la région, catholique d'habitudes mais anticlérical d'esprit, forme la masse des forces républicaines de gauche... » (p.150). Estimant que le rayonnement de Nantes s'arrête à sa banlieue industrielle et maraîchère, il affirme que « Nantes, qui économiquement est une grande capitale régionale, n'est politiquement pas beaucoup plus qu'un îlot moderne dans un océan d'ancien régime » (p.153).

LES ELECTIONS DE 1936 A LA CHAMBRE DES DEPUTES

Pour la nouvelle législature, une constatation s'impose : à part Rezé où il s'accroît de 50 %, le corps électoral des quatre autres communes est très stable.

Second tour :	Exprimés	Thiéfaine	Duez
Rezé	3.132	1.951 62,3 %	1.181
Bouguenais	962	583 60,6 %	389

Premier tour	Exprimés	Lefort	Fleury	Laisné	total	de Juigné
		SFIO	Rad.	Com.		
La Montagne	858	364	320	34	718 83,7 %	140
St-Jean-de-Boiseau	514	262	97	22	381 74,2 %	133
Le Pellerin	631	164	270	3	437 69,3 %	194



Maurice Thiéfaine

Dans la circonscription de Nantes-3, qui s'est accrue du canton de Vertou, au premier tour, Armand Duez, député sortant,

apparenté au groupe des républicains de gauche dans la précédente Chambre, devance avec 5.908 voix le socialiste SFIO Thiéfaine (5.253), le radical-socialiste Morice (3.884) et le communiste Cadiou (489). La dynamique du Front Populaire donne la victoire à Maurice Thiéfaine qui, ayant bénéficié de bons reports, totalise 8.150 voix contre 7.461 à Duez. Celui-ci, soucieux de récupérer l'électorat de droite, s'était affiché à quelques jours du second tour comme simple « républicain » (L'ouest-éclair du 30 avril 1936). Renversement de situation car il s'était posé en successeur d'Aristide Briand en 1932 et avait battu Thiéfaine cette année-là.

Dans la circonscription de Paimboeuf, Jacques de Juigné, constamment réélu depuis 1906, l'emporte au premier tour avec 8.216 voix, soit 57 % des suffrages exprimés, contre 4.835 à Fleury, 1.172 à Lefort et 153 à Laisné. Mais il n'a recueilli

que 16 % des voix à La Montagne, 26 % à St-Jean-de-Boiseau et 31 % au Pellerin.

L'analyse globale de la situation politique en Loire-Inférieure demeure celle de 1906 : « Jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, le phénomène essentiel reste donc le contraste entre les villes, faisant figure d'îlots républicains, et les campagnes conservatrices ou réactionnaires » (Nouailhat, Cheize, Abbad, dans *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*, 1984, p.395)

Toutefois, un examen attentif des résultats des petites communes du canton de Bouaye montre que des comportements électoraux ont évolué. Si Pont-St-Martin, St-Aignan et St-Léger n'ont donné que 18,5 % des voix au candidat du Front Populaire, Bouaye l'a crédité de 36,5 % et Brains de 50,7 %. Dans cette dernière commune, au recensement de population de 1936, les

ouvriers d'Indret et des Forges de Basse-Indre sont au nombre de 70 et on compte 120 chefs d'exploitation agricole : le clivage politique n'oppose donc pas totalement le monde de l'usine à celui de la terre.

LES PRESIDENTIELLES DE 1965

Nous avons changé d'époque. La croissance démographique des villes et de leur banlieue est impressionnante. Les femmes ont voté pour la première fois aux élections municipales de 1945. Ainsi, avec la conjonction de ces deux données, la liste électorale de Rezé compte 4,7 fois plus d'électeurs qu'en 1936 ; celle de Bouguenais 3,7 fois plus. L'urbanisation galopante n'a pas encore atteint les trois autres communes riveraines de la Loire de manière significative.

Second tour	Exprimés	Mitterrand	de Gaulle
Rezé	14.202	8.117 57,2 %	6.085
Bouguenais	4.032	2.247 55,7 %	1.785
La Montagne	2.404	1.366 56,8 %	1.038
St-Jean-de-Boiseau	1.297	712 54,9 %	585
Le Pellerin	1.372	693 50,5 %	679

Commentant le premier tour, René Rémond écrit dans le tome VI de l'*Histoire de France* publiée sous la direction de Jean Favier (1991) : « Avec la régression de vote pour de Gaulle, on voit reparaître les contrastes géographiques traditionnels : le Général a obtenu ses meilleurs résultats dans la France du nord de la Loire, particulièrement dans l'est alsacien et lorrain, dans l'ouest conservateur, où il a dû partager avec le vote Lecanuet, et dans la région parisienne ; François Mitterrand a trouvé ses bastions les plus compacts dans la France méridionale » (p.585). Puis : « La participation retrouve au second tour le taux du premier : c'est dire que l'électorat des deux rivaux s'est grossi des suffrages des candidats éliminés. Mitterrand progresse davantage : il gagne 13 points, passant de 32 à 45 % ; de Gaulle monte de 45 à 55 %. » (p.586)

Revenons à notre territoire. Les cinq communes ont montré leur constance. Le vote des femmes et celui des nouveaux habitants n'ont pas modifié la tendance. Le cas de Rezé l'illustre particulièrement : F.Mitterrand y obtient 12 points de plus que son résultat national et seulement 15 % des citoyens inscrits sur la liste électorale y sont nés.

Dans les alentours, Brains se singularise avec un score pour F.Mitterrand supérieur de 2 points à la moyenne nationale, loin devant les autres communes du canton de Bouaye qui ne lui apportent que 35 % des voix. Dans le reste du pays de Retz, c'est-à-dire les communes situées à l'ouest d'une ligne Pont-St-Martin/Légé, le candidat de la gauche est à 25 %.

LES PRESIDENTIELLES DE 1995

En 1995, nos cinq localités ont gagné 17.000 électeurs supplémentaires en trente ans. Le développement urbain en est la raison principale ; à un degré moindre, l'abaissement de la majorité à 18 ans, promulgué en 1974, a joué.

Second tour	Exprimés	Jospin	Chirac
Rezé	18.231	11.097 60,9 %	7.134
Bouguenais	7.913	5.109 64,6 %	2.804
La Montagne	3.232	1.954 64,1 %	1.092
St-Jean-de-Boiseau	2.348	1.388 59,1 %	960
Le Pellerin	1.924	1.097 57,0 %	827

Dans « *La France de la V^e République 1958-2008* » Jean Garrigues évoque cet épisode de notre histoire nationale : « *Balladur, premier ministre, ayant déclaré sa candidature à la présidentielle, on donne alors très peu de chances à Jacques Chirac, mais ce dernier décide pourtant d'entrer dans la bataille, faisant campagne sur le thème de la fracture sociale, aux antipodes de son néolibéralisme des années 1980. Meilleur compétiteur que son rival, il le devance d'une courte tête au premier tour avec 20,8 % contre 18,5 %. C'est néanmoins suffisant pour se retrouver au second tour.* » (p.112) Dans le même ouvrage, Noëlline Castagnez ajoute : « *En décembre 1994, le refus tardif de Jacques Delors de se présenter aux présidentielles offre l'opportunité à Lionel Jospin de revenir au devant de la scène. Pendant la campagne, il réclame un droit d'inventaire sur les années Mitterrand. A la surprise générale, il arrive en tête au premier tour avec 23 % des voix. Et il s'incline avec les honneurs au second tour avec 47,4 % des suffrages* » (p.180).

Le résultat enregistré dans les cinq communes des bords de Loire se situe dans la continuité des consultations électorales décrites ici. A l'exception de Brains, Bouaye, St-Léger, qui lui donnent

respectivement 54,4 ; 52,4 ; 50,3 %, toutes les autres communes du pays de Retz réunies, même si Pont-St-Martin et St-Aignan sont près de basculer avec 49,1 et 48,3 %, créditent L.Jospin de 39,6 %.

En conclusion, la rive sud de la Basse-Loire a prouvé, dans ces quatre élections échelonnées au cours du 20^e siècle, une fidélité sans faille à la gauche, qu'elle fut radicale puis socialiste, qui a traversé les générations. Elle a toujours donné au candidat de ce camp un résultat en pourcentage supérieur à celui qu'il obtenait dans la circonscription ou sur la France, selon la nature de la consultation. L'évolution démographique, sociale, économique, n'a nullement affecté ce qui constitue un élément identitaire de ce territoire. Si la fracture avec les choix des électeurs des communes voisines et du pays de Retz était impressionnante dans les années 1900, le bloc de la droite s'est effrité au fil du temps, en commençant par Brains et Bouaye, on l'a vu.

Limité à une simple lecture des résultats en écartant le risque d'extrapolations hasardeuses, cet article n'en ouvre pas moins la porte à d'autres analyses.

Notre-Dame de Boulogne – Le "Grand Retour" de 1944 Le témoignage d'un chrétien

Par Jean Seutein

Il y a 67 ans, dans le diocèse de Nantes : le passage de Notre-Dame de Boulogne à Bouguenais, Rezé et Vertou.

Rappelons que ce pèlerinage date de 633. Son origine, selon la tradition, fut l'arrivée en rade de Boulogne-sur-Mer d'une embarcation sans voile ni rame, dans laquelle se trouvait une effigie de la mère de Dieu assise en majesté avec son enfant, de provenance orientale. Elle fut exposée dans une humble église de la Haute-Ville.

Après la disparition de l'antique effigie dans un bûcher révolutionnaire le 28 décembre 1793, une nouvelle statue de la Vierge allait être couronnée le 23 août 1885.

Cinquante trois années passèrent encore puis ce fut le mémorable congrès marial de 1938, qui rassembla 200 000 pèlerins préparés pour les différents passages dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, de quatre monumentales "Vierges à la barque" représentant Notre-Dame de Boulogne. Le congrès terminé, l'une d'elle fut amenée jusque dans l'est de la France où l'invasion allemande l'immobilisa jusqu'en 1942. C'est de là, qu'à la barbe de l'occupant, elle fut dirigée vers le Puy-en-Velay pour le congrès marial suivant.

Les cérémonies achevées, ne pouvant revenir en arrière, elle fut acheminée jusqu'à Lourdes, qu'elle atteignit le 8 septembre 1942.

Le jour de la consécration, par l'Eglise, de la France au Cœur immaculé de Marie est celui qui fut choisi, toujours en pleine occupation allemande, pour regagner Boulogne en "Grand Retour". Dès le début, la liesse des populations visitées fut telle qu'il fallut faire appel aux trois autres Vierges : deux restées à Boulogne et une

demeurée à Presly dans le Cher. En définitive, ce sont quatre "Vierges à la barque" qui parcoururent ainsi le sol français par quatre itinéraires différents pendant cinq années.

C'est la statue qui parcourut la Loire-Atlantique en 1944 qui se trouve, depuis Noël 1999, en Terre Sainte.

Notre-Dame du Grand Retour à l'époque des vers de Verlaine. Un certain nombre de Français écoutaient Radio Londres : l'indicatif « des Français parlent aux Français » avec des messages, dits personnels, destinés aux réseaux de la résistance française. Les six premiers vers du poème de Verlaine sur l'automne. « *Les sanglots longs des violons – de l'automne – blessent mon cœur – d'une langueur monotone* ». Les communiqués devaient faire connaître aux chefs de la résistance que la libération du pays était proche. Ainsi a-t-on pu entendre les trois premiers vers les : 1, 2 et 3 juin 1944. Puis le 5, trois fois les trois derniers vers. Le 6 juin, au petit jour, les alliés débarquaient sur les côtes normandes.

Le 1^{er} juin, en Loire-Atlantique, on attendait la très illustre effigie de Notre-Dame du Grand Retour. Monseigneur Jean-Joseph Villepelet n'avait pas manqué d'exhorter le peuple chrétien à l'accueillir durant deux mois dans le département. « *O Notre-Dame de Boulogne, le diocèse vous attend avec impatience. Le ciel est sombre, l'heure est grave, la France souffre. Venez nous apporter l'espérance et la paix* ».

Le 1^{er} juin, un salut du Saint-Sacrement avec récitation du chapelet aura lieu, à l'occasion de sa venue, dans toutes



les églises et chapelles du diocèse. C'est alors qu'il avait été décidé, pour la bonne organisation de cette Grande Visitation, que chaque jour elle parcourrait quinze kilomètres en moyenne et visiterait deux, trois, parfois quatre paroisses. La "Vierge à la barque" et sa remorque fleurie seront traînées par quatre hommes ou jeunes gens qui se relaieront de paroisse en paroisse : départ 9 heures, arrivée à la dernière étape vers 19 heures, à la moyenne de trois kilomètres à l'heure.

Le 7 juin la Vierge était à Remouillé. Pourquoi parler de Remouillé ? Pour une bonne raison : l'école des filles de Sainte-Anne, y est réfugiée. Les élèves des Couëts, les Landes, Galheur, La Pierre-Anne en Bouguenais viennent à l'école régulièrement à Rezé.

Paroisse de Bouguenais

Monsieur le curé-doyen de Bouguenais note sur le registre de la paroisse :

« Après la cérémonie de Confirmation, une haute personnalité ecclésiastique des plus vénérées, émit des doutes sur l'accueil que ménagerait la paroisse de Bouguenais à la "Vierge nautonière". J'allais relever l'offense, quand son Excellence Monseigneur l'évêque me devança, disant : « Je connais Bouguenais pour l'avoir vu à l'œuvre, tout sera parfait ».

Puis il écrit : *« Le jeudi 22 juin, à 16 heures, une procession, suisse et bannière en tête, se met en marche en longue file et dans un ordre impressionnant. Chapelets et cantiques alternaient dont les échos s'épandaient au loin comme un murmure ininterrompu. Tous les cœurs vibraient à l'unisson, le rendez-vous était fixé à 17 heures au village de la Guérinière (3kms). Après une longue attente, le cortège apparut, venant de La Montagne. Un mot du missionnaire ... Notre-Dame de Boulogne était nôtre. La foule qui l'accompagnait, grossie des délégations de Bouaye et de Saint-Aignan, se mit en marche vers l'église, couvrant une longueur d'un kilomètre, ce qui la fit évaluer à 4 000 âmes. La Croix du cortège est aux mains de Monsieur Paul Chéneau, adjoint au maire. Sur la recommandation du R.P. Forget, un grand nombre marchait, pieds nus, le*

chapelet à la main et les bras étendus pour le chant du "Parce Domine" (épargne, Seigneur, épargne ton peuple ...). Le repentir et la pénitence, prélude des grands retours, avaient été compris et mis en œuvre. De ma vie, je n'avais ressenti plus vive émotion.

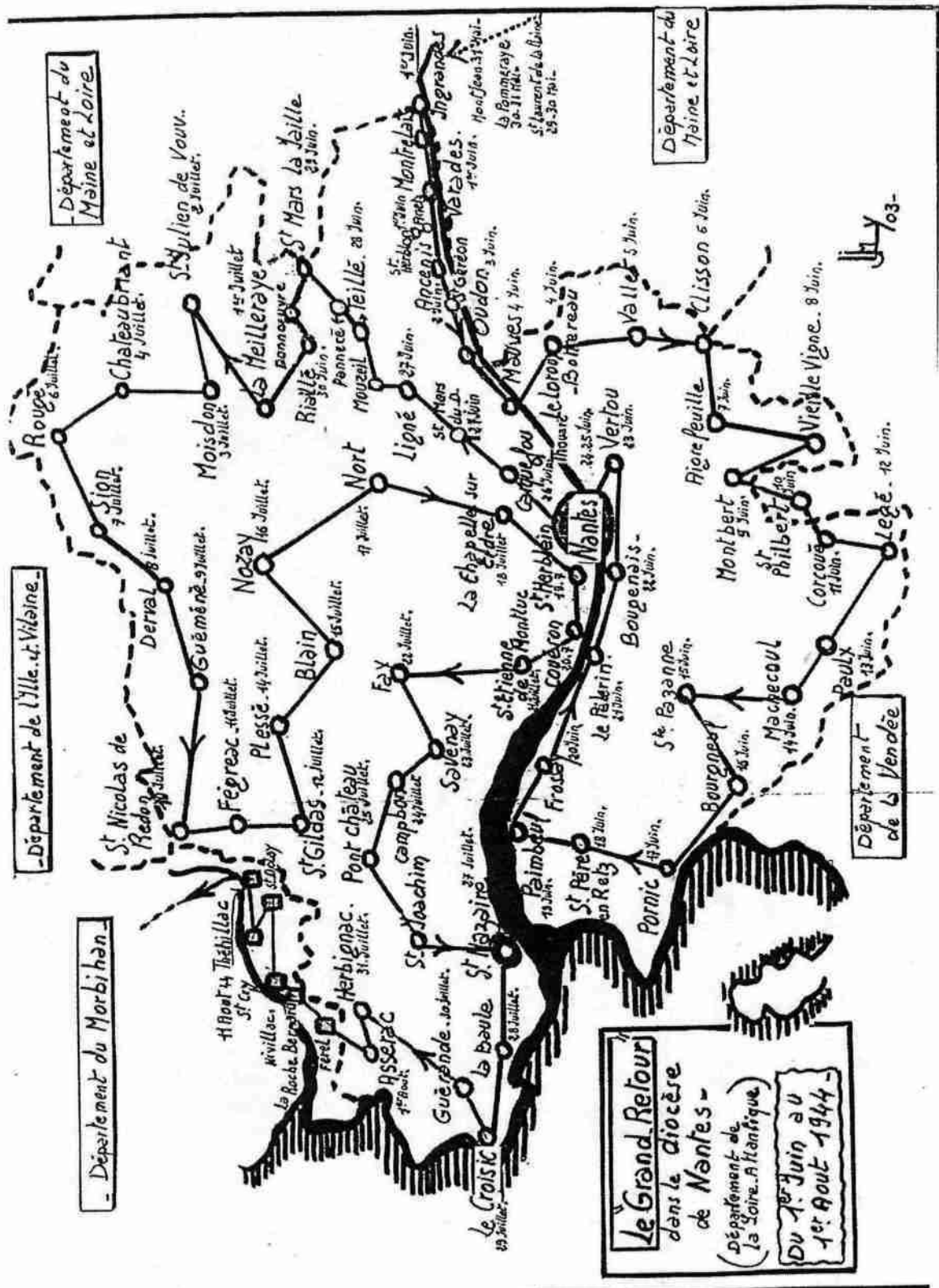
La veillée de prières et les messes du lendemain offrirent un spectacle digne des plus beaux jours de la mission. Même avec l'appoint de confesseurs supplémentaires, il n'y eut point de chômage et le chiffre des communions dépasse largement celui du jour de Pâques. La grâce fit des merveilles dans certaines âmes, jusque là défailtantes et qui se ressaisirent pour se donner à Dieu.

Le petit routier de Notre-Dame, celui qui l'accompagne depuis Troyes, traduit la situation en ces termes : « Monsieur le doyen, soyez fier de votre paroisse ». Ce témoignage d'un homme averti valait d'être pris en considération, mais mon amour-propre appelait celui des missionnaires. L'un deux, se faisant le porte-parole de ses confrères, ajouta : « Bouguenais se classe d'emblée par son enthousiasme, sa discipline et sa piété, au-dessus de certaines paroisses dont la réputation est des mieux assises. C'est ici que nous vîmes les plus beaux retours.

La paroisse, citée à l'ordre du comité du Grand Retour, apparaissait auréolée d'un prestige jusque-là contesté.

Le 23 juin, à 9 heures N.D. de Boulogne nous quittait pour Rezé. Une procession de 2 000 personnes devait l'accompagner sur un chemin qui était une splendeur jusqu'aux Couëts. Pourquoi faut-il qu'une alerte malencontreuse, suivie d'une canonnade intempestive, contraignit le missionnaire à faire rompre les rangs et à donner congé à cette foule si enthousiaste. La plupart obéirent à regret. D'autres plus obstinés enfreignirent la défense et suivirent la Vierge au blanc manteau à l'extrême limite de la paroisse ... »

Monsieur Brondy, curé-doyen de Bouguenais, poursuit : *« La fête est passée. Le tableau que j'en ai tracé reste bien imparfait mais qu'importe si ses couleurs paraissent pâles aux yeux et aux cœurs encore tout remplis de ces souvenirs.*



L'action n'est-elle pas toujours plus éloquente que son récit ?

Paroisse de Saint-Pierre de Rezé

Le 4 juin, monsieur le curé Aubert écrit qu'à Saint-Colombin a été célébrée la communion des garçons de l'école de Saint-Joseph ; même atmosphère familiale qu'à Remouillé pour les filles. Monsieur Viaud, directeur, dirige parfaitement l'école. L'abbé Barrenger s'occupe du catéchisme avec les enfants de Saint-Colombin.

Tout ceci pour rappeler aux anciens de Rezé leur jeunesse perturbée, et comprendre pourquoi les enfants sont peu nombreux au passage de la Vierge à Rezé.

Premier contretemps : le maire de Rezé, par une lettre du 20 juin 1944, prévient monsieur le Curé qu'une communication téléphonique de la préfecture, en accord avec le chanoine Guiho, stipule que le cortège qui accompagnera la statue N.D. de Bourgogne ne devra pas comprendre plus de 25 à 30 personnes au maximum. Les vieillards et les enfants devront être exclus du cortège.

« Cette lettre n'a évidemment pas été communiquée aux paroissiens, écrit monsieur le Curé. Monsieur le Maire fut invité personnellement à venir attendre la procession au pont des Couëts ; il y vint avec plusieurs conseillers municipaux, suivit la procession jusqu'à l'église où il entra. En sortant, le missionnaire lui offrit de porter la croix en pèlerinage... »

Puis, il poursuit : « Le vendredi 23 juin, nous partons en procession vers les Couëts, pour chercher la statue qui doit traverser la paroisse et séjourner une heure dans l'église ... temps splendide.

Quand nous arrivons aux Couëts, nous entendons l'alerte sonner à Nantes. Confiant dans la protection de Marie, nous chantons plus fort et nous récitons le chapelet, en attendant la procession. Au départ de Bouguenais, à cause d'un coup

de sirène, le P. Forget, missionnaire diocésain, qui dirigeait le cortège dans notre secteur, enjoignit aux pèlerins de se disperser et arrêter la marche, ce qui causa le retard d'une heure Bombardement au loin.

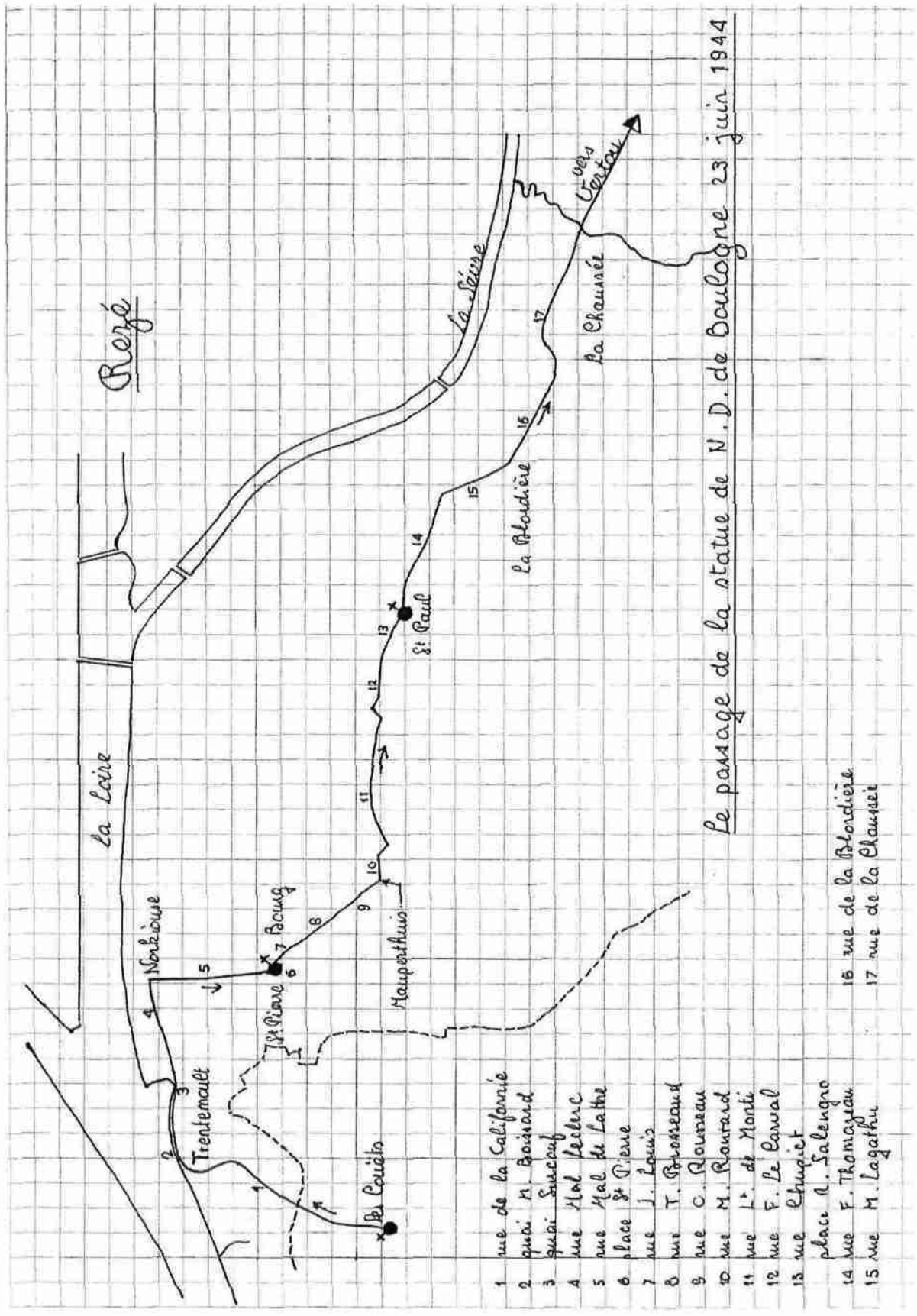
Nous descendons des Couëts vers Trentemoult, où les habitants rivalisèrent de goût pour les décorations. A onze heures, nous arrivons à l'église. Chant repris par la foule qui déborde sur la place. Sermon trop long et inadapté d'un bon capucin. A midi, départ pour la rencontre avec Saint-Paul, par Mauperthuis et la rue du lieutenant de Monti. Retard de Saint-Paul. Nous allons jusqu'à la route de Pornic où arrivent seulement nos voisins.

Magnifique démonstration de piété en l'honneur de Notre-dame de Boulogne. Qu'elle daigne bénir et protéger Rezé.

Paroisse de Saint-Paul de Rezé

L'abbé Moreau, curé de Saint-Paul, écrit :

« Vendredi 23 juin 1944 – Passage de Notre-Dame de Boulogne. Elle nous vient de Saint-Pierre de Rezé par la rue du lieutenant de Monti, mais nous la recevons au carrefour de cette rue avec la route de Pornic, à l'entrée de l'allée du château de Rezé. Nous sommes étonnés qu'il y ait tant de monde, l'église sera pleine. Les prières ne vont plus cesser pendant trois heures. A 1 heure, alerte ! Personne ne bouge. A 1 heure ½, les bombes tombent sur Nantes. L'effroi est tel que tout chant s'arrête et un mouvement de sortie en bousculade s'ébauche. Les missionnaires hésitent, se demandant où est la sagesse. Pas d'hésitation. Il était impossible de laisser la foule s'écraser aux portes et fuir sous les bombes. Les avions, du reste, n'étaient pas dans notre quartier, mais sur Doulon. « N'ayez pas peur, la Vierge vous garde. Chantez plus fort et vous n'entendrez plus le fracas des bombes ». Personne n'est sorti. Les prières continuèrent dans une confiance redoublée, et la conduite, pieds nus, de Notre-Dame de Boulogne à la Chaussée, où Vertou vint la recevoir, fut triomphale »



Paroisse de Saint-Martin de Vertou

Monsieur le curé Lambert note sur le registre de la paroisse : « Les paroissiens ont préparé des arcs de triomphe et des guirlandes sur la route de la Rousselière à Vertou, de Vertou à Beautour. Au moins 25 arcs de triomphe, rivalisant d'originalité et de beauté : à l'Ebeaupin, les deux colonnes supportant le portique étaient installées avec des barriques ainsi qu'à Mottechaix ... dans la rue Le Cour, des roses piquées sur des serpillières portant l'inscription suivante : « Notre Dame de la Paix ». Près de monsieur Vignaud (place) l'arc monté par le Patronage des Jeunes Filles ; de l'autre côté de la place Charpentier : l'arc de l'Hospice joliment décoré de raisins. A signaler celui des Maraîchers, montés avec des cageots, celui de Tertrais, avec des boîtes de conserves superposées et décorées.

Des kilomètres de guirlandes de fleurs, de feuilles, de buis, de lierre, de houx, de fragonnette, de fougère, de glycines en papier (plus de 30 000) de roses ... Des écussons représentant les antiques chapelles et leurs patrons : St Georges, St Sébastien, St Blaise, St Martin, Ste Anne, St Louis ...

Aux maisons, des tentures piquées de fleurs et des invocations pieuses, par exemple, chez monsieur Dejoie ...

Du mardi soir au vendredi 23, exercices du triduum prêché par le P. Marboeuf de l'Immaculée, sermon le matin et le soir, chapelet dans l'après-midi, à 3h½, avec chant. Beaucoup de confessions et surtout beaucoup de communions (3 500), le samedi 24 et le dimanche 25.

Le vendredi 23 : procession de Vertou à la Rousselière. Heureusement le P. Marboeuf est là pour organiser le cortège. Il a suivi le pèlerinage de N.D. de Boulogne durant 60 kilomètres, dès son entrée dans le diocèse. Il s'y connaît. Par mesure de prudence, vu les bombardements répétés sur Nantes, Vertou et les environs, défend aux enfants de venir en procession, sinon avec leurs parents.

La rafle de la veille en plein bourg a causé l'abstention des jeunes. M. le maire Dejoie donne le bon exemple avec M.M. Fèves, Le Cour et Federlen, qui n'hésitent

pas à réciter le chapelet, à chanter le « Parce Domine », les bras en croix. Tout le village de la Rousselière est rassemblé avec M. L'abbé Pahum qui a fait communier quatre petits-enfants le matin.

Voici la procession de Saint-Paul qui arrive avec la statue de N.D. de Boulogne. Elle descend lentement de la Chaussée au Pont, où se trouve massée la foule des fidèles de Vertou. Minute émouvante que celle où l'on contemple la Vierge qui a déjà parcouru la moitié des routes de France et qui vient chez nous semer ses bienfaits.

M. Dejoie, maire, reçoit, en le baisant dévotement, le crucifix du pèlerinage. Les jeunes filles reçoivent le fanion de Sainte-Jeanne d'Arc qu'elles porteront pieds nus. Les jeunes gens reçoivent le drapeau ...

Et la première équipe de huit s'attelle à la modeste remorque sur laquelle repose N.D. de Boulogne. Ils sont pieds nus comme les missionnaires. La procession s'avance en récitant le chapelet, en chantant à chaque dizaine « Vierge notre espérance », « Reine de France », puis les bras en croix, le « Parce Domine ».

L'on arrive sans encombre et sans bombardement au gros village du Chêne où s'est rassemblé la population des villages environnants. Le cortège gravit allègrement la pente raide de la rue Le Cour en admirant les arcs de triomphe et l'on arrive à l'église vers 18h15.

A l'église, cérémonie d'accueil expliquée par le R.P. Forget, missionnaire de l'immaculée Conception, qui préside. Acclamations vibrantes et supplications ardentes de la foule qui remplit l'église...

Alors commence la veillée des prières, d'abord par les groupes des jeunes gens et des jeunes filles, puis de 8h30 à 10 heures, par l'assemblée des fidèles empressés à répondre à l'appel des missionnaires. Le P. Dorval préside la cérémonie qui consiste en des exhortations pressantes, en des invocations multiples, en des chants collectifs Tandis que beaucoup d'âmes vont demander le pardon divin. « Que je suis heureuse » ! dit l'une des nombreuses personnes revenues à la pratique de la religion.

Le samedi 24 juin, dès 6h, (c'est-à-dire 4h), les messes commencent avec les prières et chants communs. C'est un défilé interminable, d'abord à la Sainte Table,

puis à la statue (placée sur une estrade au milieu du transept) après la consécration au Cœur immaculé de Marie. Les confessionnaires sont assiégés pendant toutes les messes et les prières de la matinée, jusqu'à l'arrivée des paroisses voisines : Les Sorinières, Château-Thébaud, St Fiacre, La Haie-Fouassière, Haute et Basse-Goulaine, St Sébastien. Les maires des Sorinières, M. de Guigné ; St Fiacre, M. de Couësboac ; Haute-Goulaine, M. Gautier – étaient présents. Plus de place dans l'église : les hommes envahissent le sanctuaire et restent debout, pressés les uns contre les autres en chantant à pleine voix ...

La messe achevée, l'église reste pleine de fidèles qui viennent épancher leur cœur et adresser leurs demandes personnelles, ou bien offrir à la Bonne Mère leurs petits-enfants qui garderont toute leur vie le souvenir de cette journée si impressionnante.

Vers Beautour : 13h45, le moment inexorable est arrivé. Les cloches sonnent à toute volée. La foule remplit l'église où la circulation est impossible. Et le P. Forget vient faire acclamer la Sainte Vierge avec

des accents vibrants de la flamme aspotolique... Il demande de se ranger sur les côtés de la route et de laisser passer un faible cortège d'hommes sans les suivre ; c'est l'ordre du préfet transmis par Monseigneur l'Evêque. Il faut être prudent en ces temps pénibles de bombardements répétés sur Nantes et les environs. Qu'arrive-t-il ? Bravant la peur et les ordres des autorités, la foule se met en procession et s'avance vers Beautour. Elle prie, elle chante avec plus d'ardeur que jamais.

En arrivant aux Trois-Métairies, un arrêt de quelques minutes. Quelques mots d'adieu ... La foule continue jusqu'au calvaire de Beautour » ... puis vers la limite de « la commune de Vertou et de Nantes où attendent les fidèles de St Jacques, conduits par M. L'abbé Leroy, vicaire, et par M. Bonnet, aumônier, qui remplace M. le curé Loirat, malade ».

Au moment où je rédige cet article, M. Jean Leroy m'informe qu'il vient de remettre au Centre International, à Nazareth, l'étude sur Notre-Dame de Boulogne.

Sources : M. Jean Leroy de Montreuil-sur-Mer, archives des paroisses de Bouguenais, St Pierre de Rezé, St Paul de Rezé et St Martin de Vertou.

Remerciements à M. et Mme Jean Hervé pour aide aux recherches et la copie.

En 1991, un étudiant nantais, Laurent Berger, présentait un mémoire de maîtrise sous la direction de Marcel Launay, professeur à la faculté des lettres de Nantes, intitulé « L'épiscopat nantais de Monseigneur Villepelet, 1936-1966 ». Ce travail devait recevoir le prix Léon Maître en 1992.

Cet historien a eu accès au journal tenu par l'évêque, entre autres pendant les années de guerre, ce qui est du plus grand intérêt pour cadrer notre propos.

Si l'on s'en tient au début du conflit, pour le prélat, la victoire ne pouvait venir des seules armes. Seule la protection divine pouvait s'avérer efficace. Aussi, la défaite fut-elle perçue comme voulue par Dieu afin que les Français expient leurs fautes. Lesquelles ?

Dans la lettre pastorale de carême 1941 intitulée « Sursum Corda », l'évêque écrit : « *L'athéisme officiel n'a-t-il pas trouvé très souvent des complicités plus ou moins conscientes chez un trop grand nombre de chrétiens tièdes dont l'existence facile, imprégnée de naturalisme, n'opposait plus de résistance aux infiltrations du mal et dont la vie réelle ne correspondait pas à une façade de pratiques religieuses encore conservée ? L'absence de conscience professionnelle dans le devoir d'état, le mépris des lois fondamentales du mariage, l'incompréhension des véritables notions de l'obéissance et de l'autorité, l'attrait du plaisir sous toutes ses formes, le primat donné à l'argent, n'étaient-ils pas quelques manifestations évidentes de ce paganisme dilué, avant coureur de toute décadence ?* »

Il en découlait que la France avait mérité sa défaite. Dans ces conditions, Pétain allait apparaître comme un rédempteur désigné par la Providence et l'évêque de Nantes comme un de ses laudateurs, à l'instar de tous ses collègues,

excepté Monseigneur Salièges, archevêque de Toulouse et son subalterne, l'évêque d'Albi.

Monseigneur Villepelet reprit donc à son compte le programme de Vichy : « *Travail, Famille, Patrie* » et appela les Français à s'y rallier.

En rapport, il écrivait : « *Quand un chef commande, le devoir des subordonnés est d'obéir* ».

Michel Debré, qui le connaissait bien, écrit à son sujet dans l'ouvrage « *Trois républiques pour une France, combattre* » (Albin Michel), qu'il était à l'époque « *persuadé que le gaullisme est diabolique, comme sont suspects tous ceux qui, athées, marxistes ou juifs, ont rallié le général* ».

Jusqu'à la Libération, il se montra très opposé à « *l'armée dite de résistance* » et dénonça « *l'état d'esprit des Français dont un si grand nombre est exalté par la radio anglaise* ». Ainsi, il refusa de nommer des aumôniers dans les maquis et resta des plus discrets sur l'attitude à avoir face au STO et à la déportation des juifs.

L'opposition aux Allemands se manifesta surtout sur les questions religieuses. Ainsi, il refusa la cathédrale au culte protestant et n'assista pas aux obsèques du colonel Hotz, abattu par un commando de résistants communistes en octobre 1941, parce qu'il s'agissait d'un officier protestant.

Il intervint pour sauver les otages nantais, mais ne se proposa pas pour remplacer l'un d'eux, comme la légende s'est un temps répandue.

Il reçut à plusieurs reprises les autorités d'occupation et leur rendit visite, mais ne se compromit pas au-delà, comme certains de ses collègues.

Il convenait de préciser tout ceci pour situer les manifestations religieuses de l'époque dont la plus marquante fut

assurément, pour le diocèse, la venue de Notre-Dame de Boulogne, destinée à reconforter, dans le malheur, les catholiques de France, quels que soient leurs opinions et engagements.

Le pays n'était plus en république et les autorités civiles, toutes nommées par Vichy et « maréchalistes » figuraient partout au premier rang des processions. Il en fut ainsi des maires de Rezé et Vertou, Alexandre Le Lamer et Lucien Dejoie.

Nous connaissons Le Lamer (cf Les Rezéens pendant la Seconde Guerre mondiale, de M^{mes} Proust, Larignon et Lamotte d'Incamps). Lucien Dejoie était sur les mêmes positions politiques que lui et, lors des obsèques des victimes d'un bombardement sur le village de la Grammoire, il s'éleva publiquement contre « la sauvagerie cruelle des aviateurs américains ». A la Libération, alors que la population avait envahi le bourg et que les drapeaux tricolores apparaissaient partout, il se refusa à hisser celui de la mairie, malgré les démarches réitérées des organisations patriotiques et de la foule. Il fallut l'intervention du très gaulliste chef des FFI locaux, Joseph Vincent (policier dans le civil) pour qu'enfin il se décide à monter les couleurs (28 août 1944). En novembre, le portrait de Pétain continuait à orner son bureau, malgré les protestations et, comme il persistait à entraver l'activité des organismes issus de la Résistance, il fut déposé par Michel Debré, commissaire de la République pour la région.

L'évêque de Nantes se montra plus politique. Il s'était révélé pour le moins circonspect lors du débarquement en Normandie : « *Tout le monde comprend la gravité d'un tel évènement et les redoutables conséquences qui peuvent suivre* ». Les Renseignements généraux précisaient sa pensée : « *L'éventualité d'un débarquement allié en France (...) cause les plus grandes inquiétudes ; ce serait une véritable catastrophe pour notre pays qui, devant le déchaînement inévitable de haines accumulées sera vite plongé dans la guerre civile* ».

L'évêque se reprit lors de la Libération et la salua, quoiqu'il eut souhaité "un peu

plus de retenue" dans les manifestations de liesse.

Les nouvelles autorités n'avaient pas oublié son comportement des années de guerre et montrèrent une certaine froideur. Il s'en plaint dans son journal. A propos du défilé militaire du 11 novembre 1944, il écrit : « *Dans la tribune officielle, on remarque que les premières places sont toutes occupées par les membres du comité départemental de libération. Sans la protestation de quelques personnages, j'aurais été relégué au second rang* ».

Laurent Berger complète : « *De même, lors de la visite du général De Gaulle en janvier 1945, il est reçu pour un entretien ne durant pas plus de deux minutes. Il déplore que le général soit resté « impassible, très froid, ne se départissant pas d'une attitude purement officielle ». Le second contact, lors d'une messe dans la chapelle de l'évêché, n'est pas plus chaleureux ; l'évêque ressent « davantage de volonté que de sensibilité » chez le chef de l'Etat* ».

Quand aux rapports entre l'évêque et les prêtres entrés en résistance, ils furent conflictuels. Nous avons vu le témoignage de l'abbé Ploquin dans un numéro précédent. D'autres que lui s'engagèrent. Trois prêtres du diocèse finirent en déportation et un fut fusillé. Certains, sans entrer dans une organisation, surent s'investir et prendre des risques quand il le fallait. Ainsi d'un vicaire de Vertou, l'abbé Beaugeard.

Le 28 mars 1944, un avion anglais s'écrasait à la Bastière, dans cette commune. Un aviateur tombait en parachute sans un jardin du bourg. Récupéré par le maréchal-ferrant Georges Bonnin, il fut confié à l'abbé Baugeard qui lui trouva une planque, tout ceci, bien sûr, à l'insu de ses supérieurs et en risquant la déportation.

Les occupants avaient mis sous l'éteignoir tout ce qu'ils ne pouvaient pas contrôler directement. Ainsi en fut-il pour

l'Action catholique et les organisations de jeunesse catholiques. Mais ils se gardèrent bien d'intervenir dans le domaine purement

religieux. Ainsi, les manifestations relatives à Notre-Dame de Boulogne purent-elles se dérouler sans problème. Mieux, elles purent même avoir lieu sur la côte à Pornic, La Baule et Le Croisic, zone militaire particulièrement sensible, où tout rassemblement, même mineur, était interdit. Les autorités allemandes avaient forcément accordé une dérogation, comme elles

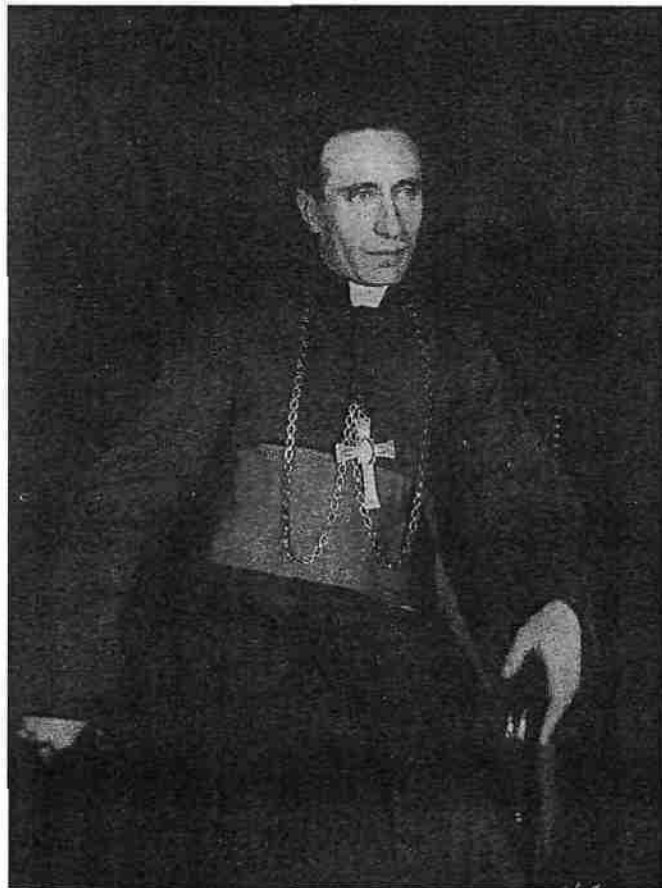
avaient accordée des autorisations partout ailleurs.

Les catholiques, qu'ils fussent patriotes ou collaborationnistes, purent donc se retrouver dans une même dévotion.

Ainsi en a-t-il été en ces temps de guerre.

Notes : Pour rédiger cet article, outre les ouvrages cités, je me suis servi des archives du Comité de Libération de Vertou. J'en suis le dépositaire depuis 1962. Ce fonds m'a été confié, peu avant son décès, par Amédée Chassé, capitaine au long cours, du village de la Barbinière, qui fut un des membres actifs du dit comité.

Ce fonds, qui contient un peu plus de 70 pièces, sera versé prochainement aux Archives départementales de Loire-Atlantique.



Monseigneur Villepelet (évêque de Nantes 1936-1966)



Trentemoult, Norkiouse, la Basse-Ile, la Haute-Ile : filles de la Loire

Par Yves Lostanlen

Le paysage d'aujourd'hui renvoie les îles dans l'imaginaire, celui d'avant-guerre, où le Seil, alors bien tenu, (cf plan de la ville en 1934) sauf aux grandes marées, signifiait encore l'insularité immémoriale de ce territoire, même s'il était desservi depuis longtemps par la voirie départementale. L'effacement du passé, matérialisé par un axe routier majeur vers Pornic et une vaste zone commerciale, nourrit une vision de Trentemoult, surtout et moins pour les autres villages, un peu romantique, axée sur ses pêcheurs et ses cap-horniers entassés sur leur bout de terre. En réalité, les îles de Rezé, qui s'échelonnent sur une bande de 2,5 km de long sur 0,5 km de large, sont intimement liées à l'histoire du port de Nantes.

AU MOYEN AGE

L'île des Chevaliers, avec son annexe de l'île Macé, a été habitée il y a fort longtemps et s'y étaient développés les villages de pêcheurs de la Haute-Ile, de la Basse-Ile et de l'Ortiouse, devenue Norkiouse. La présence de Templiers, puis de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, est attestée, d'où le nom d'île des Chevaliers. Elle avait été donnée aux premiers nommés, en partie du moins, dès 1285, par Olive, veuve de Guillaume Mathieu de l'Isle¹

En 1397, les habitants des îles des paroisses de Rezé, Bouguenais, et Sainte-Croix de Nantes, obtiennent du duc de Bretagne Jean IV le monopole de la pêche à la senne en Loire. Ils ne se contentent pas de cela et se risquent fréquemment en mer, de Belle-Ile à l'île d'Yeu. Mais la pluriactivité caractérise la population de nos îles : Nantes est dotée d'un Hôtel de la Monnaie, situé près du port Maillard, édifié par le duc Jean II (1286-1305) et comme la monnaie n'est pas frappée souvent, la majorité du personnel exerce un autre

métier : c'est le cas des habitants de la Haute-Ile notamment, à la fois pêcheurs et ouvriers à la Monnaie dont ils constituent la majeure partie de l'effectif, et ce, jusqu'à la fin de l'Ancien Régime. Ce dernier emploi, qui se transmettait de mère en fils, donnait lieu à de nombreuses exemptions : taille, ost, guet...et péage de la traversée de la Loire.

UN PREMIER AGE D'OR DE LA PECHE (16^e au 18^e siècles)

La vocation maritime des îles de Rezé se trouve renforcée par la construction du quai de la Fosse à Nantes en 1516, puis par son réaménagement en 1622. Les matelots qui vivent à cet endroit, dans des cabanes, partent alors s'installer dans les îles de Trentemoult et des Chevaliers². La première citée se spécialise dans la pêche maritime, la seconde, dans la pêche fluviale. Cette polarisation de l'activité tient à l'approvisionnement en poisson du marché nantais et du royaume. Confirmation en est donnée dans un rapport de 1728 : « *Les pescheurs de Trentemous sont avec ceux de l'isle des Chevaliers leurs voisins les plus fameux ou pour mieux dire les plus expérimentés des pescheurs de la loire et qui fournissent seuls tout le poisson de mer qui se consomme à Nantes, et ils sont même eux seuls en plus grand nombre que tous les autres pescheurs, ensemble qui se trouvent le long des costes du ressort de cette amirauté, quoique d'une grande étendue...c'est aussi de leur pesche que provient tout le poisson qui se consomme à Nantes, à Rennes, dans les grandes villes voisines et dans celles des provinces contigues de celles de la Bretagne, la pesche que pratiquent les autres pescheurs est peu de chose en comparaison du produit de la leur...* »³.



Trentemoult 1934



Haute-Île 1934

Sur l'autre rive du fleuve, le port de Nantes a connu au 18^e siècle un essor considérable. Il ne semble pas que les hommes de nos îles aient été nombreux à s'enrôler dans la marine de commerce, si l'on se réfère à la carte établie par Murielle Bouyer sur l'origine géographique et l'évolution du nombre de marins s'enrôlant à Nantes⁴.

L'importance de la pêche dans l'économie et la vie sociale de Rezé se mesure par ce détail : sur les 10 députés qui sont désignés pour aller porter à Nantes le cahier de doléances adopté en 1789, 4 sont pêcheurs⁵. Se démarquant du monde paysan, les habitants des îles se montreront majoritairement fidèles à la Révolution. Sans doute, la ressource en poisson demeurant abondante, ils purent poursuivre tant bien que mal leur activité jusqu'à la fin de l'Empire, alors que le commerce maritime nantais connut une grande récession due à la guerre civile et au blocus anglais.

DE 1817 A 1914 : VIVE LA MARINE A VOILE !

Pourquoi 1817 ? Cette année-là, deux brevets sont créés dans la marine marchande : celui de capitaine au long cours, c'est l'homme qui représente l'armateur et a les compétences nécessaires en matière de navigation et de commandement de l'équipage pour effectuer un *long voyage* ; celui de maître au cabotage, marin dont les aptitudes sont reconnues pour avoir la responsabilité d'un navire de commerce ou de pêche qui effectue de petites distances. Voilà des qualifications que s'empresseront d'obtenir Trentemousins et, à un degré moindre, habitants de l'île des Chevaliers. Les registres de l'Inscription Maritime du quartier de Nantes en témoignent. En 1850, la moitié environ des maîtres au cabotage de cette circonscription, qui couvre la ville et les communes limitrophes, est domiciliée à Trentemoult. Dans les *états de services*, revient généralement le schéma suivant :

- 36 mois passés au service de l'Etat : c'est le service militaire, sous-entendu, car ce n'est pas écrit, dans la Marine nationale.

- 250 mois, voire plus, au commerce : avec des périodes embarquées d'au moins un an, à partir de Nantes bien sûr, mais aussi de tous les ports français de l'Atlantique et de la Manche, de Dunkerque et même de Marseille
- Quelques mois à la *petite pêche* et à la navigation intérieure, entre deux embarquements au commerce.
- Souvent, les campagnes ont lieu sur le même navire, que ce soit *un brick, un canot, une yole, un lougre, une toue, une barge, une goëlette, une bisquine ou un chassemaree*. Autant de noms qui fleurent bon la marine à voile dans toute sa diversité. A partir de 1863, apparaîtront plus fréquemment les vapeurs.
- Les notices individuelles mentionnent également les actes de sauvetage et de dévouement, les condamnations pour infractions aux règles sanitaires concernant les cargaisons, les naufrages, relativement fréquents. Elles s'arrêtent rarement mais suffisamment de fois pour qu'on le remarque, par la mention laconique : *péri en mer*.

Ce bref aperçu sur les maîtres au cabotage au milieu du 19^e siècle montre la richesse que constituent pour l'histoire locale les registres de l'Inscription Maritime.

Viendra ensuite le temps des capitaines au long cours, lorsque la construction de grands voiliers à coque d'acier est encouragée par l'Etat dans une loi de 1893.

En revanche, les pêcheurs ne sont pas *inscrits maritimes* ; la création de brevets pour la pêche ne date que de 1914. Leur statut est donc plus précaire que celui des marins.

A partir de quelques recensements de population, qui ont lieu tous les cinq ans, nominatifs depuis 1836, mais dont le premier véritablement exploitable est celui de 1846 car il indique les adresses et les professions, il est possible de montrer à la fois l'importance des métiers liés à la navigation dans l'île de Trentemoult et leur évolution jusqu'au début du 20^e siècle.



Les chiffres ci-dessous ne concernent que ce village.

Année des recensements	1846	1866	1881	1901
Nombre de maisons	305	328	334	346
Nombre de ménages	306	343	359	350
Nombre d'habitants	1.254	1.297	1.152	1.175
Capitaines au long cours		19		9
Capitaines (sans précision)			30	
Maîtres au cabotage	123	134	80	4
Marins	89	106	83	94
Charpentiers	13	23	22	
Calfats	1	8	8	2
Pêcheurs	8	21	15	15
Filetières		10	16	
Pilotes	3	3		
Constructeurs	2			
Douaniers	11	17	14	10

La moyenne d'habitants par maison s'élève à 4,1 en 1846 et diminue progressivement jusqu'à 3,4 en 1901. Les métiers de la mer et du fleuve sont exercés par 250 personnes en 1846, 341 en 1866, 268 en 1881 et seulement 134 en 1901.

Quant à l'île des Chevaliers, Norkiouse compte 161 habitants en 1881,

la Basse-Ile 90, la Haute-Ile et son prolongement vers l'est, la Tête des Mottes, 373.

Du tableau qui précède, on retiendra :

- La prépondérance du métier de maître au cabotage jusqu'à la fin des années 1870. Vaincu par les navires à vapeur, le chemin de fer et l'amélioration constante du réseau routier, le cabotage traditionnel, sur des petites unités à voile, a disparu à la fin du siècle.
- La constance du nombre de marins.
- La place modeste des capitaines et des pêcheurs.

Effectivement, ceux qui vivent de la pêche apparaissent peu nombreux à Trentemoult, contrairement à la Haute-Ile où ils sont 36 en 1846. Certes, l'enquête du recensement laisse des blancs énigmatiques certaines années : les capitaines et les filetières, par exemple. Elle ne mentionne que l'activité principale : chez les marins et les maîtres au cabotage, la distinction entre le commerce et la pêche était-elle si tranchée que cela ? Devaient jeter occasionnellement leurs filets, retraités, marins à terre, et bien d'autres habitants : tous ces gens-là possédaient leur bateau. Mais les observateurs, frappés par le nombre d'embarcations, l'animation des rives du fleuve, la promiscuité, n'ont-ils pas conclu un peu trop vite au monopole de la pêche ? Marteville et Varin, commentateurs du Dictionnaire de Bretagne d'Ogée décrivent ainsi l'île de Trentemoult : « *les habitants sont tous marins et approvisionnent Nantes du poisson qu'on pêche en Loire. Dans les grandes eaux, l'île de Trentemoult est sujette à être inondée : aussi, les maisons groupées presque toutes en avant de l'île ont-elles pour principale pièce d'habitation un premier étage auquel on arrive par un escalier extérieur* ». ⁶

Cette description met l'accent sur l'habitat si particulier qui caractérise et fait le charme aujourd'hui de Trentemoult et de la Haute-Ile. Un autre élément doit être souligné : l'extraordinaire densité. Il faut se rappeler qu'en 1826, année de réalisation du cadastre, 90 % des maisons de Trentemoult étaient construites sur un îlot de 350 m de long sur 150 m de large, coupé du reste du territoire par le Courtil-Brisset,

petit bras de Loire qui a fait place aux rues actuelles : Jouneau, Soulas, Bruneau. Réalité qui permet de comprendre comment la vie collective d'une population, exclusivement tournée vers le fleuve et à la mer à une certaine époque, a pu s'organiser avec ses solidarités, ses réjouissances, ses tensions internes.

Venons-en aux capitaines au long cours, ceux de la fin du 19^e siècle qui ont marqué les esprits. Malgré les navires à vapeur, les voiliers, beaucoup plus rapides, demeurent les seuls longs courriers à l'époque. Partant de Nantes, ils vont charger du ciment à Anvers ou du charbon en Ecosse qu'ils emmènent, via le Cap Horn, jusqu'au Japon ou aux Indes. Ils en rapportent blé, laines ou nitrates vers les grands ports européens. Les capitaines et les marins de ces voiliers construits en fer, puis en acier, dotés de trois ou quatre mâts, viennent de familles de Trentemoult, de Paimboeuf ou du Croisic. ⁷ En 1914, la page des grands voiliers était définitivement tournée.

Enfin, n'oublions pas les chantiers de construction de navires en bois : Barban-Chauvelon, Lemerle à Norkiouse, qui emploient respectivement 58 et 18 ouvriers en 1857 et en auront même davantage. ⁸ Jérôme Ertaud exerce à la Basse-Ile en 1846, Jacques Boju, Michel Tillé, Noël Bertrand à Trentemoult en 1866, nous apprend le recensement ; succédant en quelque sorte à Chauvelon et à Lemerle qui cessent leur activité l'année où il commence la sienne, Clergeau exploite un chantier à Norkiouse de 1869 à 1907⁹.

Certains noms de rues, évocateurs de destinations lointaines, de prénoms de personnages, ou tout simplement cocasses, en usage en 1866, remplacés par d'autres dénominations au fil du temps, méritent d'être rappelés :

- A Trentemoult : rues Pacifique, Grenadier, Cabasse, Plymouth, place de la Réunion, rues Eloi, Athanase, Lazare, Prudent, Zacharie...
- A la Basse-Ile : rue Hyacinthe...
- A la Haute-Ile : rues Tendresse, Pilote, Gadrignole, place du Poisson Sec...

LA FIN DE L'INSULARITE

La seconde moitié du 19^e siècle apporte de grands changements :

- Sur les îles elles-mêmes : la disparition des communs, sujet de polémique dans les années 1820-40 entre les habitants et la municipalité¹⁰, qui fait place à l'extension urbaine de Trentemoult ; à l'ouest de celle-ci, la construction d'une digue bordant la Loire, pour faciliter la navigation, a été réalisée dès 1834 ; elle sera poursuivie, plus de vingt ans après, par les quais que l'on connaît désormais.
- Les liaisons routières qui enjambent le Seil, vers le bourg en 1857, vers les Couëts en 1858, puis une voie départementale qui relie Trentemoult à Pont-Rousseau : la rue des Chevaliers. C'est par un remblai compact que la ligne de chemin de fer vers Pornic franchit le Seil en 1875 dont les eaux ne se mêleront plus à celles de la Sèvre ; il devient un bras mort, réveillé périodiquement par les fortes marées et les crues hivernales. Les habitants de la Haute-Ile sont alors tournés vers Pont-Rousseau : ils exercent les mêmes métiers que ceux des habitants du grand faubourg ; leurs enfants y sont, en partie, scolarisés.

C'est le signe d'une banalisation du territoire insulaire qui jusque-là cultivait volontiers sa différence avec le reste de la commune. Les dénombrements successifs de population depuis 1846 montrent une stabilité démographique. En 1881, les îles représentaient le quart de la population de Rezé : 1.776 habitants sur 7.377. Un poids

démographique et économique qui permettait de se faire entendre.

LE TEMPS DE LA NAVALE

A partir de 1881, la construction navale nantaise, jusque-là diffuse dans de petits établissements, change d'échelle et se concentre dans trois entreprises : Chantiers de la Loire et Chantiers de Bretagne sur la Prairie au Duc, Dubigeon à Chantenay. « *Ils sont représentatifs de l'essor de la métallurgie qui prend alors le relais du raffinage des sucres, moteur de l'économie locale jusqu'à la fin du Second Empire. Vers 1900, on dénombre dans la basse-Loire plus de 300 usines qui occupent 30.000 ouvriers : 17.500 dans la région de Nantes et 12.500 dans celle de Saint-Nazaire. La métallurgie emploie 60 % de la main d'œuvre et la seule construction navale 35 %.* »¹¹

Il n'est donc pas surprenant que ces usines, implantées sur les rives mêmes ou à proximité du fleuve, aient attiré beaucoup d'hommes de nos îles, en quête d'un nouveau travail après la fin du cabotage, de la pêche en mer où ils n'ont plus leur place avec le développement des ports côtiers et des moyens d'acheminement du poisson, de la construction navale artisanale qui s'est réduite à la production de petites embarcations fluviales.

Cette évolution, sensible déjà en 1901 en ce qui concerne les chantiers navals nantais, se lit dans trois recensements de population : celui de 1926 qui est le premier exploitable après la guerre 1914-1918, ceux de 1936 et 1946. Voici quelques éléments concernant Trentemoult :

Année des recensements	1926	1936	1946
Population	1.209	1.152	1.431
Capitaines au long cours	15	3	5
Capitaines (sans précision)	18		1
Marins et mécaniciens	25	7	30
Canotiers	4		2
Pêcheurs	29	17	27
Filetières	2	3	2
Douaniers	7		
Patrons au bornage (transport de pondéreux dans l'estuaire)			2

Pour l'emploi industriel, il est malaisé de donner des chiffres précis, l'intitulé de la profession étant insuffisamment caractérisé et l'employeur non indiqué, à l'exception de 1936, où il est clairement indiqué qu'il y avait 34 ouvriers dans la navale ; 14 aux Chantiers de la Loire, autant à ceux de Bretagne et 6 chez Dubigeon. Mais, globalement, la prédominance de la métallurgie ne fait aucun doute, avec en 1946, 35 charpentiers spécialisés dans le fer pour la plupart d'entre eux, 25 ajusteurs, 17 chaudronniers, 14 mécaniciens, 12 électriciens, 8 dessinateurs, 7 contremaîtres et chefs d'équipe, 6 tourneurs et 6 traceurs...sans compter les 28 manœuvres dont on peut imaginer qu'une grande partie relève de ce secteur. Toute cette population ouvrière rejoint son lieu de travail par le fameux vapeur *roquo* qui assure la traversée du fleuve de 1887 à 1970 et dont l'histoire vient d'être publiée¹²

LE POISSON DE LOIRE (OU LE SECOND AGE D'OR DE LA PECHE)

Bien qu'après la première guerre mondiale, Trentemoult ne soit plus une terre de marins, la pêche en Loire représente encore une activité non négligeable jusque dans les années 1950. Son produit est en grande partie destiné aux Nantais. Que consommaient-ils en 1940, année parmi d'autres ? Le bilan de l'Inspection Sanitaire de la Poissonnerie¹³ donne 2.191 tonnes de poisson de mer et 141 tonnes de poissons d'eau douce : anguilles, brochets, carpes, plies de Loire, aloses, lamproies. Ces chiffres ramènent à une réalité : les poissons de mer constituent 93 % des mises en vente du tonnage contrôlé. Les espèces pêchées en Loire n'interviennent donc que de façon marginale dans les habitudes alimentaires.



8. - TRENTEMOULT (Loire-Inf.) - Barques de pêcheurs d'aloses - Au fond Chantenay

Toutefois, à Trentemoult et dans les îles, la consommation directe est sûrement importante et elle n'est pas comptée dans les statistiques officielles. Ainsi les civelles, très abondantes jusqu'à la fin des années cinquante, « plats du pauvre »¹⁴ agrémentaient les menus familiaux, quand arrivait la saison, fin janvier : elles étaient données, voire vendues à vil prix.

Si, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, elle révèle encore une identité sociale par ses pratiques, l'animation qu'elle induit sur la place des Filets, la pêche, limitée à la Loire depuis plusieurs décennies, n'a plus qu'un modeste rôle économique. Petit à petit, elle ne deviendra qu'un souvenir.

Le village connaît une césure, qui n'est pas ouvertement conflictuelle, mais qui se nourrit de présupposés d'ordre culturel, entre les habitants des ruelles, censés n'être que des travailleurs manuels, et ceux des quais et des larges voies de la Californie et Roiné, où demeurent les familles des anciens capitaines, a priori plus instruits. Celles-ci, encore assez nombreuses dans les années 1950-60 pour former un clan, tenaient leurs distances avec le milieu populaire. Celui-ci ne disposait pas de jardins, comme leurs voisins plus

fortunés, où l'on pouvait créer un tas de fumier et étendre le linge. Alors, on vidait ce que bon semblait dans la Loire, tandis que draps et vêtements séchaient dans les greniers.¹⁵

UNE ZONE ECONOMIQUE POUR LE SUD-LOIRE

A l'instar des pôles majeurs qui se développent à Saint-Herblain et à Carquefou, le lit et les prairies du Seil, comblés par des milliers de mètres cubes de sable de Loire, vont offrir un site à vocation industrielle à l'origine, dans les années soixante. Les établissements Champenois, une des plus anciennes entreprises de Rezé, qui se trouvait à la Haute-Ile, sur le bord de la Loire, s'y implante ; de même que les abattoirs municipaux de Nantes qui se modernisent en quittant l'emplacement actuel des Nouvelles Cliniques. La partie ouest acquiert une vocation commerciale avec un hypermarché ; elle est aussi choisie pour recevoir la grande station d'épuration du sud-Loire, capable de traiter aujourd'hui les effluents de 180.000 équivalents-habitants.



Pendant plusieurs décennies, le parallélépipède gris métallisé de la centrale électrique de Cheviré, coiffé de cheminées d'où s'échappait parfois un panache blanc, a fini d'enserrer Trentemoult et l'île des Chevaliers dans un environnement industriel. La vaste zone d'activités n'a pas perdu son intérêt stratégique : les mutations d'enseignes commerciales se succèdent au gré des conjonctures ; le site des abattoirs attend une autre affectation. De la centrale thermique, il ne reste plus que des couloirs de ligne à haute tension, mais la zone portuaire, située sur la commune de Nantes, est dynamique.

Porte du sud-ouest de Nantes vers la basse-Loire et le pays de Retz, au fur et à mesure de l'expansion urbaine, *Atout-Sud*, dans sa partie centrale et orientale, lorgne vers le cœur de l'agglomération.

SE DIVERTIR

Avec les conquêtes sociales de 1936, Trentemoult va confirmer une vocation de lieu de divertissements qui existe déjà, comme le révèlent les anciennes cartes postales : guinguettes, baignades, fêtes, attirent la population urbaine le dimanche et les jours de congé. L'anse du « *trou à Lisette* », qui sera aménagée en port de plaisance en 1979, apparaît sur les plans à partir de 1909, tout comme la *plage* de Beau Rivage : conséquences probables des dragages importants de la Loire entrepris après l'abandon du canal de la Martinière.

Le Syndicat d'Initiative de Trentemoult – comité des fêtes et non bureau de tourisme - date de l'après-guerre, après une tentative de création en 1936. Il est le symbole d'une tradition festive toujours actuelle. Une dizaine de manifestations qui drainent souvent un nombreux public ont lieu chaque année : vide-greniers, fête de pays, feux de la Saint-Jean, fanfares démonstratives, et les incontournables régates, renaissances en 1990 après six années d'interruption, qui en étaient à leur 120^e édition en 2010¹⁶. Créées en 1883, celles-ci soulignent la véritable osmose qui existe entre les Trentemousins et leur fleuve : le canot, outil de travail dans la première moitié du 20^e siècle, peut aussi revêtir un aspect ludique, comme un bateau de plaisance. C'est d'ailleurs dans ce domaine qu'opéreront les derniers chantiers navals de Rezé : Bézier à Norkiouse jusqu'en 1990 environ, Aubin, entre Norkiouse et la Basse-Ile, Lebeaupin-Berthaud à l'ouest de Trentemoult jusque dans les années 1970. Ne leur doit-on pas nombre de *vauriens* ou de *muscadets*, symboles d'un sport nautique démocratisé¹⁷. Pour être complet, il faut ajouter que le front du fleuve a comporté jusqu'aux bombardements de Nantes en 1943, un dépôt et un atelier de réparation entre la Basse-Ile et la Haute-Ile, les Chantiers de la Loire Fluviale, qui figurent sur le plan de 1934.

Loisir plus discret mais enraciné dans le patrimoine populaire, la boule nantaise se pratiquait en toute quiétude au café de la Fraîcheur à la Haute-Ile.



UN REGAIN DE JEUNESSE

Alors que le port de commerce s'est déplacé vers l'aval, que les chantiers Dubigeon ne résonnent plus des bruits métalliques si familiers, que les grues se sont immobilisées définitivement, la morne rue des Chevaliers déroule son long ruban goudronné depuis le dépôt Grandjouan, face aux anciens abattoirs nantais, passant devant la savonnerie Bernard et l'usine de suif Mainguet aux nuisances olfactives de triste mémoire, puis le négociant en vins Friedrich et l'entreprise de travaux publics Colas qui ont comblé les espaces vides entre les villages, jusqu'à l'entrée de Trentemoult où apparaît enfin la Loire, grise et silencieuse.

Le spleen, voire le traumatisme collectif, qui culmine avec la fin de la navale à Nantes en 1987, sera de courte durée, du moins en apparence. Une population nouvelle s'entiche des « maisons de pêcheurs et de cap-horniers » qu'elle réhabilite et repeint. La municipalité procède à un réaménagement des ruelles de Trentemoult. La petite école, née en 1936, mixte dès l'origine, ce qui n'était pas fréquent en milieu urbain à

l'époque, reprend vie et s'agrandit. Dominique Perrault, qui sera l'architecte de la Bibliothèque F.Mitterrand à Paris, a fait ici ses premières armes en édifiant des logements HLM., les *Cap-horniers*. L'urbanisme est repensé avec des promenades qui longent le fleuve, auxquelles s'intègrent fort bien des collectifs d'habitation bâtis perpendiculairement au fleuve. Le pont des Trois Continents rapproche Rezé de l'île de Nantes et le navibus recrée le lien avec le centre-ville depuis 2005.

La Haute-Ile n'est pas en reste. Plus secrète derrière les grands arbres du *quai de l'Echouage* qui ne lui font qu'entrevoir le fleuve, elle n'en garde pas moins le témoignage architectural de son histoire, à deux pas des Nouvelles Cliniques Nantaises et de l'entrée d'un secteur de Pont-Rousseau en devenir.

DE MARC ELDER A LA REINE BLANCHE

En 1913, Marc Elder obtient le prix Goncourt pour *Le Peuple de la Mer*, récit

de la vie des pêcheurs de Noirmoutier, devantant s'il vous plaît, *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier et *Du côté de chez Swann* de Marcel Proust. Marc Elder, de son vrai nom Marcel Tendron (1884-1933), critique et historien d'art, conservateur du château de Nantes, a vécu à Trentemoult. Georges Aubin (1889-1991), capitaine au long cours ayant commencé sa carrière comme mousse, membre de l'Académie de Marine, a écrit 9 ouvrages dont l'un au titre significatif : *Dans le vert Sillage des Cap-horniers*.

Edmond Bertreux (1911-1991) né à Norkiouse, peintre du pays nantais, « *infatigable flâneur des quais de Nantes et des bords de Loire, n'a cessé d'y peindre paysages et scènes de la vie quotidienne* », lit-on en exergue du très beau livre qui lui a été consacré.¹⁸ Les tableaux d'Yves Marion (1936-2007), inspirés par l'île de Sein où il a vécu et les marées noires, lui ont valu une grande notoriété : il s'était installé à Trentemoult.

A la Haute-Île, on peut s'enorgueillir de la carrière d'Eugène Orioux (1823-1901) fils du boulanger, qui deviendra agent-voyer en chef du département de Loire-Inférieure, et, à ce titre, grand aménageur du réseau routier départemental et des boulevards de ceinture nantais. Il a présidé la Société Académique et la Société Archéologique et Historique de Nantes. Avec Justin Vincent, il a écrit une *Histoire et Géographie de la Loire-Inférieure*.

Mériteraient la citation tous les capitaines, marins ou pêcheurs, qui ont forcé l'admiration de leurs concitoyens au point d'être nommés sur les plaques de rues : Lancelot, Boju, Bessac, Talva, Ollive, Choëmet, Codet...

Il y a déjà 20 ans – c'était en 1991 –, Trentemoult était en effervescence : après plusieurs mois de tournage, Jean-Loup Hubert présentait son film *La Reine Blanche* dont le scénario s'inspirait de la vie locale et de la mi-carême de Nantes du début des années soixante. Des maisons des quais en conservent aujourd'hui judicieusement la trace.

Trentemoult : creuset de la création artistique ? Que ce soit dans le domaine de la sculpture, la peinture, la musique, la décoration, les arts plastiques, la photographie, la palette contemporaine est large. Que ces talents soient éphémères ou déjà confirmés, l'épreuve du temps et les heureux hasards feront leur œuvre sélective.

En conclusion, l'histoire des îles apparaît aussi enchevêtrée que le dédale de leurs ruelles. Cultivant une forme d'anachronisme en restant fidèles à la marine à voile et à la pêche traditionnelle, malgré le développement des navires à moteur et de leurs jauges, au 19^e siècle, les habitants ont également montré de grandes facultés d'adaptation quand il leur a fallu quitter le cabotage pour la métallurgie, puis celle-ci pour les emplois du secteur tertiaire. Les sources écrites sur lesquelles s'est appuyée cette étude sont une chose, mais elles doivent être complétées par des photographies, documents privés, témoignages oraux, même si *l'Ami de Rezé* en a déjà publié plusieurs ; ce sont des éléments essentiels à la connaissance et la compréhension du passé d'un milieu humain majoritairement populaire. Trentemoult et les îles cultivent-elles encore le goût de la singularité, comme l'avait remarqué en 1766 Expilly dans son Dictionnaire en les qualifiant ainsi : « *Ces deux espèces de petites républiques isolées qui ont conservé la simplicité, la candeur et la bonne foi des mœurs anciennes.* » ?¹⁹

Toutes les illustrations proviennent des archives municipales de Rezé : fonds des cartes postales anciennes ; les plans sont extraits de planches de 1934 ; la vue aérienne d'Atout-Sud date de la fin des années 1990.

Notes

¹ Guillotin de Corson, Les templiers et les hospitaliers de Saint-Jean-de-Jerusalem dits Chevaliers de Malte en Bretagne, Librairie Durand, 1902, p.184

² Descours, Catherine, Le port de Nantes a 3.000 ans, ed d'Alphacom, p.55

³ ADLA I 20. Cité par Bouyer, Murielle, Les marins de la Loire dans le commerce maritime nantais au XVIII^e siècle, éd P.U.R., 2008, p.189

⁴ Bouyer, Murielle, op.cit.p.41

⁵ Bossis, Philippe, in Cahier des Plaintes et Doléances de Loire-Atlantique en 1789, éd. Conseil Général, 1989, p.1067

⁶ Ogée, Dictionnaire de Bretagne, notice sur Rezé, 1853

⁷ Decours, Catherine, op.cit.p.113

⁸ Kervarec, Michel, Rezé au 19^e siècle, éd.ACL, 1987, p.230

⁹ Rochcongar, Yves, Des navires et des hommes, éd.MHT, 1999, pp.178 et 181

¹⁰ Auduc, Daniel, Trentemoult et les îles, éd. du Petit Véhicule, 2003, pp.33 à 39

¹¹ Rochcongar, Yves, op.cit. p.54

¹² Plat, Serge, Des roquios aux navibus, éd.Coiffard, 2010

¹³ Archives Municipales de Nantes, I BA 47, actes administratifs

¹⁴ Expression d'Emile Gomin, vieux trentemousin (28.01.2011)

¹⁵ Témoignage de M.et Mme Gomin

¹⁶ Statistiques du service municipal de la vie associative

¹⁷ Viaud, Ronan, La construction navale artisanale à Rezé, Archives Municipales de Rezé

¹⁸ Labbé, Yves, et Linard, André, Edmond Bertreux, éd. Chasse-Marée/Ar Men, 1994

¹⁹ Cité par Péron, André, Nantes et son fleuve, ed.Ressac, 1997, p.45

ORPAR

La SOCIETE des AMIS DE REZE –

La RESIDENCE SAINT-PAUL

sont en partenariat pour une organisation de

MARDIS de L'HISTOIRE

à 14 heures 30

Entrée gratuite – Résidence St Paul 103, rue Jean Fraix REZE

6^{ème} saison (2011-2012)

MARDI 18 OCTOBRE (2011)	Traite négrière. Abolition de l'esclavage M ^{me} HERNANDEZ . M. VALMY	
MARDI 30 NOVEMBRE	Nantes et la Bretagne	Jean GUIFFAN
MARDI 24 JANVIER	TURREAU (du bocage vendéen à l'arc de triomphe)	Thierry PIEL
MARDI 21 FEVRIER	Pierre Mendès France	Jacques BERIGAUD
MARDI 24 AVRIL	Histoire de la Bretagne	Joël Cornette
MARDI 19 JUIN	Traces gauloises en Sud-Loire	Michel Kervarec

INFORMATIONS DIVERSES

Responsables du bulletin

Isidore IMPINNA – Michel KERVAREC
Contact : M. KERVAREC , président - tél : 02 40 75 47 60
Adresse internet ; lesamisdereze@laposte.net

Participer activement à notre association en nous faisant part de vos remarques ou en écrivant un article qui paraîtra dans le prochain bulletin.

Reprographie

Mairie de Rezé

Mise en page

PROFESSIONAL SECRETARIAT

La solution administrative pour
L'Entreprise – L'Association – Le Particulier
5, chemin des Coteaux – 44340 BOUGUENNAIS
Tél : 09 75 78 65 47 & 06 80 12 20 51
E.Mail : profess.secretariat@wanadoo.fr

Les textes de ce bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.
Les articles de cette publication ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation de leurs auteurs et de l'association Les Amis de Rezé.

